



R1317931



Library
of the
University of Toronto

H. BARON

Music and Books

136 CHATSWORTH ROAD,

LONDON, N.W.2, ENGLAND



3 P

3

at y



..... 24

DIALOGUE

SUR

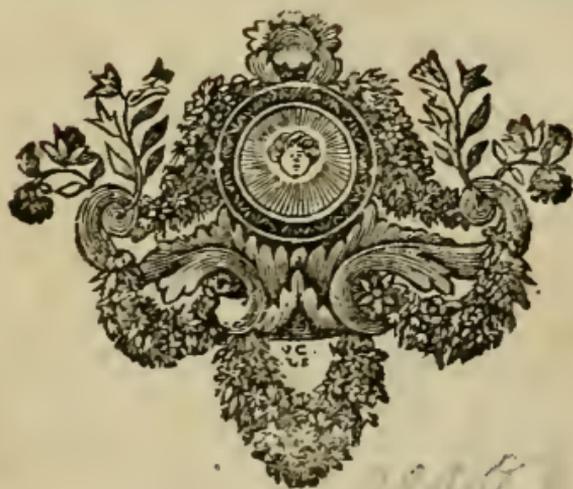
LA MUSIQUE

DES ANCIENS.

A MONSIEUR DE ***

Nouvelle Edition.

Par l'abbé de Châteauneuf



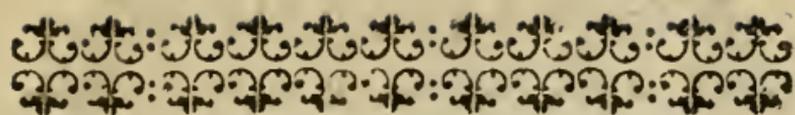
A PARIS,

Chez la Veuve P I S S O T , Quai de Conti,
à la Croix d'Or.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



AVERTISSEMENT.

DE la manière dont ce Dialogue est écrit , on reconnoitra sans peine que ce n'est point l'Ouvrage d'un faiseur de Livres , ni d'un partisan de systêmes.

Je ne fais quoi de plus libre dans les sentimens , & de plus aisé dans les expressions & dans les tours , suffiroit à défabuser quiconque se seroit laissé prévenir du contraire sur un titre qui semble ne promettre que de l'érudition , & qui pis est , de l'érudition didactique.

Il y a sans doute un peu de celle-ci : car quel moyen de se

AVERTISSEMENT.

tirer autrement d'une question, dont l'intelligence est pour ainsi dire attachée aux termes de l'Art ? Mais cette érudition-là même est ménagée, de sorte qu'on ne sauroit reprocher à l'Auteur d'avoir excédé la mesure de ce qu'il en devoit employer pour se faire entendre ; ce qui suppose que l'on seroit assés injuste pour ne lui pas tenir compte de l'avoir tempérée, par tous les assaisonnemens les plus propres à la faire goûter.

Quant à la question prise en elle-même, on voit bien qu'il n'a pas eu intention de la résoudre : il ne faut pour s'en convaincre que jeter les yeux sur les traits qui caractérisent

AVERTISSEMENT.

ses Interlocuteurs. Le plus savant des deux est en même-tems le plus entêté ; & l'on ne fauroit dire du plus raisonnable, que l'opinion qu'il défend soit plutôt la sienne que celle qu'il prend à tâche de combattre.

Dans la vérité il s'agissoit moins de décider , que de faire sentir (sans choquer personne) l'absurdité qu'il y auroit à prononcer dans une cause , où il seroit aussi nécessaire qu'il est impossible d'entendre les deux Parties.

C'étoit donc assés faire pour l'honneur commun de l'une & de l'autre , que de conserver à chacune ses avantages : & c'est ce qu'a exécuté M *** avec une neutralité d'affection

AVERTISSEMENT.

tout-à-fait digne d'un homme qui avoit apporté dans le commerce du Monde, dont il faisoit les délices, toutes les richesses de l'Antiquité qui faisoient les siennes.

Que ne puis-je apprendre son nom à mes Lecteurs ! ils n'exigeroient point de moi d'autre éloge. Mais que dis-je ! Il m'est également défendu de satisfaire leur curiosité & mon zele ; & je ne dois pas même vouloir donner atteinte à la condition du secret, sans laquelle le Possesseur du Manuscrit que je publie, n'auroit jamais consenti à lui laisser voir le jour.

On démêlera plus facilement la fameuse Demoiselle

AVERTISSEMENT.

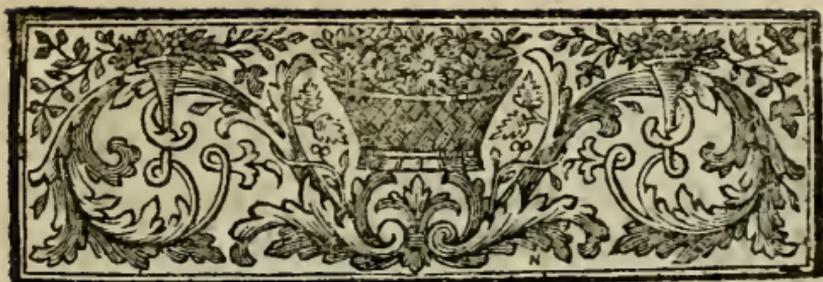
Lenclos sous le masque qui la déguise : le souvenir d'une personne si rare est encore trop récent, & les impressions qu'elle a laissées après elle ne sont ni d'une espèce à se pouvoir communiquer à d'autres, ni d'une nature à s'effacer si-tôt de la mémoire de ceux qui l'ont connue, ou qui ont oui parler de ses talens. Il ne s'agit point ici d'autre chose : & comme ce n'est pas à l'esprit d'expier les égaremens du cœur, c'est assés de cette déclaration pour autoriser la justice que l'on rend à la moderne *Leontium*, & pour disposer tout Lecteur équitable à y souscrire sans scrupule.

Le Musicien, à l'occasion

AVERTISSEMENT.
duquel ceux que représen-
tent Théagène & Callimaque
se rendirent chez elle , s'ap-
pelloit Pantaléon : il vint à
Paris vers l'année 1705 , & je
crois que c'est à ce tems-là
qu'on peut fixer l'époque de
cette conversation savante ,
dont je ne puis douter que
l'on ne me sache gré d'avoir
procuré l'impression.



DIALOGUE



DIALOGUE

SUR

LA MUSIQUE DES ANCIENS.

A MONSIEUR DE ***



VOUS vous ennuyez à votre Campagne, mon cher Cléobule, avouez-le de bonne foi, vous vous y ennuyez: & c'est pour cela que vous êtes & si vif & si pressant sur tout ce qui se passe à la Ville. Il n'y a pas encore huit jours qu'on traita chez Leontium la question tant de fois débatue touchant la préférence entre les Anciens & les Modernes. A peine en avez-vous reçu la nouvelle, que vous brûlez

A

2 SUR LA MUSIQUE
d'envie d'apprendre le détail de
cette dispute. Qu'avez-vous donc
fait de ce dégoût qui vous avoit
obligé de rompre avec le Monde ?
La solitude qui avoit tant de char-
mes pour vous, commenceroit-elle
déjà à vous lasser ? Quoi, ces ar-
bres, ces fleurs, ces ruisseaux qui
s'animoient à votre présence, &
dont vous vous piquiez d'entendre
le langage, feroient devenus aussi
muets pour vous qu'ils le sont pour
le reste des hommes ! La sérénité
d'un beau jour, le calme de la nuit,
ce vaste ciel, ces lambris azurés,
enfin la nature entière qui devoit
vous être un spectacle toujours nou-
veau ; tout cela, dis-je, a-pû si-tôt
vous rassasier, qu'il vous faille reve-
nir à nous, & que vous ayez besoin
de savoir de quoi les hommes s'en-
tretiennent !

Vous voyez que je n'ai pas oublié
le noble enthousiasme qui vous prit,
lorsqu'assis à l'ombre de ce vieux
chêne que nous comparions au *Plane*
du *Phædrus*, * vous me fîtes l'éloge

* Arbre à l'ombre duquel Socrate est repré-
senté discourant dans un Dialogue de Platon,
intitulé PHÆDRUS.

de la retraite & du féjour de la campagne. Eussiez-vous crû alors que je pussé vous combattre si-tôt par vos propres paroles ? Mais c'est insulter trop long-tems à une curiosité dont je n'ai garde de vouloir vous corriger : que ne puis-je au contraire l'exciter au point de vous faire regretter ce que votre retraite vous fait perdre , & porter quelque atteinte à une résolution qui coûte si cher à vos amis !

Heureusement je suis en état de vous satisfaire sur la conversation qui se tint chez Leontium , & qui roula en effet sur les Anciens : de maniere pourtant que ce sujet ne fut pas traité dans toute son étendue , comme il semble qu'on vous l'a mandé , mais seulement par rapport à leur Musique.

Pour vous donner une opinion de cette dispute au-dessus de celle que vous en pourriez concevoir sur mon récit , & vous montrer par là que je fais profiter de l'artifice que vous me fîtes découvrir dans le Prologue du *Banquet* de Platon , lorsque nous lûmes ensemble ce Dialogue ; je serois presque tenté

de commencer par vous dire, suivant la méthode de ce Philosophe, que je n'ai moi-même qu'une idée fort imparfaite de l'entretien dont vous me demandez compte, en supposant que je n'en fais que ce que m'en a dit un de mes amis, lequel n'ayant pû s'y trouver non plus que moi, ne m'en a fait part que d'après un de ceux qui y assisterent; mais je ne saurois vous dissimuler que j'y étois. Et ne croyez pas qu'à cause que je vous en parlerai comme témoin, je ne laisse rien à faire à votre imagination; il s'en faut bien que j'aye retenu tous les raisonnemens & toutes les réflexions que j'entendis faire dans cette occasion, beaucoup moins pourrois-je vous rendre fidèlement les expressions dont on se servit. Vous aurez donc le soin, ou si vous voulez, le plaisir de suppléer à tout ce qui pourroit manquer à ce récit.

Une Compagnie nombreuse s'étoit assemblée chez Leontium pour entendre un prodige de Musique, d'autant plus digne de curiosité, qu'il venoit d'un pais peu sujet à produire des hommes de feu & de

génie. L'homme en question jouoit d'un instrument qu'il avoit lui-même inventé. C'étoit une efpece de *Tympanum*, composé de plus de deux cens chordes tenduës par quantité de chevalets sur une planche de bois ordinaire, longue de six piés, épaisse d'un pouce, & fans aucune concavité. Mais ce qu'on y remarquoit de plus singulier, (parce qu'on l'avoit inutilement tenté jusqu'ici) c'est qu'au lieu de chordes de Claveffin (qui se sentent toujourns de l'aigreur de leur matiere) c'étoient des chordes de Luth. On admira long-tems la nouveauté de cet instrument, fans concevoir quel son pouvoient produire deux bâtons très-legers en frapant sur des chordes de cette efpece, qui sembloient avoir besoin d'être touchées avec les doigts; & qui de plus étoient placées sur un bois épais & solide; mais dès qu'il eut commencé à préluder, on ne fut plus occupé qu'à admirer son exécution, qui bientôt après parut encore plus étonnante que ses lumieres & son génie.

On lui prêta une attention qui ne fut interrompue que par les applau-

diffemens qu'il reçut de tous ceux qui l'écoutoient, selon le degré de sensibilité que chacun avoit pour la Musique. On remarquoit entre autres sur le visage de Leontium les divers mouvemens & les passions différentes que le Musicien tâchoit d'exprimer : car elle trouvoit de l'expression où nous ne trouvions souvent que de l'harmonie, & l'on eût dit que chaque son étoit pour elle un sentiment.

Une impression si vive n'avoit garde d'échaper à celui qui la caufoit, & sembloit en se reproduisant en lui redoubler la tendresse de son jeu. On peut donc juger du plaisir qu'il faisoit par celui qu'il devoit ressentir lui-même d'avoir pour juges des oreilles si délicates, & de se trouver au sortir du Nord transporté, pour ainsi dire, sur un théâtre de l'ancienne Grèce. Aussi étoit-il aisé de s'appercevoir qu'il jouissoit alors de son art pour la première fois, & qu'il ne s'étoit jamais senti si puissamment inspiré. Il se laissa cependant plutôt que ses Auditeurs.

Quand il se fut retiré, la Compagnie se sépara peu à peu, & il ne

resta auprès de Leontium que deux de mes amis & moi, Théagène dont vous m'avez souvent oui parler comme de l'une de ses plus anciennes connoissances, & Callimaque qui n'avoit été amené chez elle, que depuis quelques jours.

Comme ils ont tous deux du savoir, ils ne tarderent pas long-tems, à propos de ce qu'on venoit d'entendre, de parler de la Musique des Anciens; & je ne doutai point que de là on n'entrât en matière sur la fameuse querelle de ceux-ci avec les Modernes.

Je savois que Théagène & Callimaque avoient fait l'un & l'autre une étude particulière de l'Antiquité, mais avec cette différence que le premier en avoit rapporté une admiration qui tenoit du culte, & qu'il n'étoit pas maître de dissimuler. Callimaque au contraire se réservoit la liberté de passer du moins en apparence dans le parti opposé, selon les compagnies où il se rencontroit; parce qu'il se dégoûtoit aisément d'une opinion qu'il trouvoit déjà prise par un autre, jusqu'à embrasser avec joye celle dont

personne ne vouloit : heureuses la vérité & la raison , quand elles se présentoient à lui destituées de tout secours ! Cette indifférence lui avoit acquis une facilité merveilleuse à foutenir le pour & le contre. Et quand on lui en faisoit la guerre , il avoit coutume de répondre que c'est être seuls en compagnie , que d'être tous du même avis , & qu'il n'y a point d'opinion qui merite qu'on l'épouse d'assez bonne foi, pour que l'on n'ose l'abandonner.

Il m'étoit donc aisé de juger que la seule présence de Théagène détermineroit Callimaque à se déclarer contre les Anciens , & c'est ce que je demandois.

Pour Leontium , je savois bien qu'elle ne prendroit aucun parti. Le beau la frappe également quelque part qu'elle le trouve , & son goût le lui fait découvrir par tout où il est ; car c'est une espèce d'instinct plus sûr & plus prompt que le raisonnement. Son goût donc en la conduisant de fleur en fleur comme les abeilles (auxquelles votre maître * compare les Poètes) lui fait

* Platon dans l'Ion.

parcourir indifferemment tous les païs & tous les siècles. Mais ces fortes d'imaginations si legeres & si brillantes dédaignent pour l'ordinaire le travail de l'attention. Un esprit né pour les agrémens, & qui n'a jamais sacrifié qu'aux graces, n'a garde de s'assujettir à la patience qui seroit nécessaire pour comparer les beautés d'un tems avec celles d'un autre, pour étudier les rapports & les oppositions qui sont entre elles, pour les tourner de tous les sens dont on peut les envisager, enfin pour y apporter la triste & penible exactitude que demande un parallèle. A cela près personne n'eût été plus propre que Leontium à juger entre Théagène & Callimaque.

Nous demeurâmes seuls auprès d'elle, comme je vous l'ai dit. Elle étoit si remplie de la Musique que nous venions d'entendre, qu'après un assez long intervalle, elle paroïsoit encore l'écouter.

Théagène prit de-là occasion de dire qu'il commençoit à comprendre les effets surprenans de la Musique des Anciens. Et quelle impres-

sion , ajouta-t'il , n'auroient point fait des Musiciens Grecs sur une ame aussi sensible que l'est celle de Leontium , puisqu'un homme venu du pais des Vandales a pû faire ce que nous voyons !

J'aurois été bien surpris , dit alors Callimaque , que la passion de Théagène eût tardé davantage à se découvrir.

Du moins ne faudroit-il pas , interrompit Leontium , que ce fût aux dépens d'un homme qui vient de nous donner tant de plaisir , & qui n'a pû choisir ni le tems ni le lieu de sa naissance.

Ne diroit-on pas , reprit Callimaque , qu'il y a des terroirs pour les Esprits comme il y en a pour les fruits ! Je voudrois bien savoir , par exemple , continua-t'il , s'il ne vaudroit pas autant pour Orphée ou pour Thamyris * (celui qui défia les Muses) qu'ils fussent sortis du fond de l'Allemagne , que d'être nez en Thrace , pays décrié pour sa barbarie , le séjour des frimats , la patrie de Borée & des Aquilons.

Dès que vous employez la fable

* Plutarque , Traité de la Musique.

& le style poétique, répondit Théagène, vous me dispensez de vous répondre sérieusement. Vous savez mieux que moi qu'il n'y a aucune conséquence à tirer des héros aux autres hommes, ni des tems fabuleux aux tems historiques.

Et dans ces tems que vous appelez historiques, reprit Callimaque, voudriez-vous répondre, qu'il n'y ait rien de fabuleux? Pour moi, j'ai bien peur que ces Messieurs ne nous en donnent à garder sur leur Musique comme sur beaucoup d'autres choses, & je pencherois fort à croire qu'un frenétique qui se laissoit calmer par le mode Lydien, étoit déjà bien prêt de la fin de son accès. De même quand on nous raconte que Terpandre avec sa Lyre appaisa une sédition dans Lacedémone *; c'est que le Peuple toujours léger & inconstant de sa nature se laisse bientôt de se battre: souvent même avant qu'il se lasse, le moindre objet nouveau en attirant à soi l'attention, est capable de dissiper le désordre. Il se peut donc fort bien faire que Terpandre, qui connoissoit

* Plutarque, Traité de la Musique.

le génie de la multitude, comprit qu'en se présentant avec son équipage de Musicien, il feroit à coup sûr une diversion; & c'est peut-être à quoi se réduit tout le merveilleux de cette aventure.

Il seroit à souhaiter, répondit Théagène, qu'une défaite si ingénieuse eût quelque fondement dans l'histoire. Mais par malheur elle n'est prise que dans la répugnance qu'ont la plupart des gens d'esprit à croire ce qu'ils ne comprennent pas.

Vous verrez, reprit Callimaque, qu'à moins de faire l'esprit fort, on ne pourra encore se dispenser de croire aveuglément que Thales le Candiote, par le moyen de la Musique, délivra les Lacedémoniens de la peste qui les travailloit.*

Pour Thalés, je vous l'abandonne, répondit Théagène. Comme il est dit que l'Oracle l'envoya à Sparte, il y a toute apparence qu'on fit honneur à la Religion de cette guérison miraculeuse, quoique Plutarque la rapporte fausement à l'harmonie dans son Traité de la Musique, suivant la coutume de la plû-

* Plut. *ibid.*

part des Auteurs qui font tout venir à leur fujet : car c'est un reproche qu'on est en droit de faire ici à cet Ecrivain , d'ailleurs si docte & si judicieux , puisqu'il tombe immédiatement après dans une semblable erreur , lorsqu'il cite Homère pour prouver que les Grecs affligés du même fléau , se soulagerent par des chansons , quoique ce Poète dise seulement qu'ils appaisoient le courroux d'Apollon par des sacrifices & par des cantiques.

Ainsi je vous permets d'attribuer à quelque cause ordinaire la guérison des Lacedémoniens , & de supposer si vous voulez que le Ministre d'Apollon arrivant à point nommé avec ses hymnes & sa lyre , lorsque le mal étoit sur ses fins , la superstition qui fait son profit de tout , tourna en miracle , ce qui n'étoit qu'un effet du hasard , & qu'enfin ce qui avoit été attribué fausement au Dieu de la Médecine , notre Historien plusieurs siècles après l'a attribué , avec aussi peu de raison , à la vertu de la Musique.

Mais pour un exemple qui ne prouve rien , combien y en a-t'il

d'autres auxquels on ne sauroit repliquer ? Combien de guerisons qui sans pouvoir être mises sur le compte d'aucune divinité , ni sur celui du hasard, sont rapportées par des contemporains comme des effets ordinaires de l'harmonie ? Theophraste cité par Athénée (a) & par Aulugelle , (b) assure que de son tems les Thébains avoient coutume de guerir la sciatique & l'épilepsie par le son d'une flute. Je puis ajouter que l'on se servoit encore de la Musique pour guerir la surdité , le poison , la fièvre , la rage. (c) . . .

O la grande puissance ! (d) interrompit Callimaque , en élevant sa voix comme s'il avoit voulu chanter.

Je devois m'attendre à cette plaisanterie , repartit Théagène. Vous me permettrez cependant de vous dire que l'Operateur de Moliere , à qui vous me faites l'honneur de me comparer , n'avoit pas d'aussi bons garans pour son mithridate que ceux que je puis citer en faveur de

(a) Athen. l. 4. c. 14.

(b) A-Gell. l. 4. c. 13.

(c) Ibidem.

(d) Moliere , dans l'Amour Medecin.

mon remede , Aristote , Apollonius , Dyscolus , Capella & plusieurs autres , qui tous parlent du chant comme d'une recette dont on se servoit alors contre ces sortes de maladies. Et c'est sans doute de cette coutume qu'est venu le mot latin (a) *præcinere* , qui veut dire enchanter les maux.

Ne voudriez-vous point , dit Callimaque , nous parler de ces Medecins qui jouïoient de la flute sur la partie affligée ?

Moquez-vous-en tant qu'il vous plaira , répondit Théagène : mais Galien Auteur grave en cette matiere , s'il en fut jamais , parle sérieusement de cette dernière méthode qu'il appelle jouer de la flute sur la douleur. Aristote (b) rapporte encore un usage bien singulier , & qui prouve autant qu'aucun autre combien grande étoit la vertu de la Musique , puisqu'elle pouvoit adoucir la rigueur des supplices. Les

(a) Je ne sais si cela pourroit se justifier par quelques autoritez , *præcinere* ne signifiant tout au plus que chanter devant , commencer le chant , mettre en ton ou entonner.

(b) C'est Aristote cité par Plutarque , au Traité de la Colere.

Tyrrhèniens, dit-il, ne fouëttoient jamais leurs Esclaves qu'au son des flutes, estimant qu'il étoit de l'humanité de donner quelque contre-poids à la douleur, & comptant par une semblable diversion de leur remettre une partie de la peine. A quoi l'on peut ajouter la coutume d'autre fois d'avoir toujours un joueur de flute dans les *Trirèmes*; (a) non-seulement afin que les rameurs voguassent de concert, mais encore dans la vue de les délasser & de les soulager par la douceur du chant: ce qui a fait dire à Quintilien (b) que la Musique est un don que la Nature nous a fait pour nous aider à supporter nos travaux.

Certainement elle n'avoit ce pouvoir sur les douleurs & sur les maladies du corps que par l'entremise de l'ame, avec laquelle elle a une singulière affinité. Elle ne devoit donc pas avoir moins de pouvoir sur l'ame même pour exciter ou pour calmer ses passions, comme on a dit, qu'elle a fait tant de fois.

Et je n'ai nulle peine à croire ce

(a) Pollux l. 4. c. 8.

(b) L. 1. c. 10.

que Plutarque (*a*) rapporte d'Antigenidas, qui jouant sur la flute un air de mouvement en présence d'Alexandre, échauffa tellement le courage de ce Prince, qu'il quitta la table pour courir à ses armes.

Le Peintre Théon (*b*) qui n'ignoroit pas la vertu de cette Musique guerriere, fut bien s'en prévaloir : car voulant exposer un de ses tableaux, où il avoit représenté un soldat prêt à fondre sur l'ennemi, il prit la précaution de faire auparavant sonner la charge par un joueur de flute ; & si-tôt qu'il vit les spectateurs suffisamment émûs par cette espèce de chant, il dévoila son tableau qui fut admiré de toute l'assemblée :

Chacun fait que quand les Lacedémoniens (*c*) alloient au combat, un joueur de flute (*d*) entonnoit des chants doux pour temperer leur courage, & de peur qu'une ardeur téméraire ne les emportât trop loin ; car pour l'ordinaire ils avoient plu-

(*a*) Au Traité de la Fortune d'Alexandre.

(*b*) Elien au Liv. 2. de son Hist. diverse c. 44.

(*c*) Thucydide cité dans Aulugelle. l. 1. c. 11.

(*d*) Plut. Traité de la Colere.

tôt besoin d'être retenus que d'être excités. Cependant peu s'en falut un jour dans une bataille qu'ils ne succombassent sous les Messéniens. Le célèbre Tyrtée qui dans cette journée faisoit les fonctions de joueur de flûte , s'aperçut qu'ils plioient : il quitta aussi-tot le mode Lydien , & passant au Phrygien , ranima leur courage que le ton précédent avoit trop amoli , & ramena par ce moyen la victoire dans leur parti.

Au contraire , quelques jeunes gens entendent une Musique dont les tons aigus & les mesures précipitées les remplissent de fureur , (a) ils veulent mettre le feu à la maison d'une Courtisane ; le Musicien pour reparer le mal qu'il avoit fait , change de ton par le conseil de Pythagore , & avec des chans plus lents & plus doux , rappelle peu à peu la tranquillité dans leur ame , & les remet dans le même état où il étoient

(a) Sur ce fait ainsi que sur les autres , on peut consulter quelques-uns des Anciens qui ont écrit sur la Musique , & dont M. Fabricius fait mention dans sa Bibliothèque Grecque , p. 449.

auparavant. On dit la même chose du Musicien Damon * dans une occasion semblable. Que répondez-vous à cette foule d'exemples ?

Qu'ils sont faux ou exagerez, répliqua Callimaque.

C'est le plus court, dit Théagène. on pourroit cependant sur des faits de même nature, vous opposer de telles autorités que vous n'en feriez pas quitte pour les rejeter.

L'Écriture Sainte nous apprend que David avec sa lyre chassa le malin esprit, ou si vous le voulez, la noire mélancholie dont Saül étoit tourmenté. Vous savez encore que les Prophetes avoient coutume d'entrer dans leurs saintes fureurs au son des instrumens. . . .

Et qui doute, interrompit Callimaque, que Dieu ne puisse quand il lui plaît donner une force surnaturelle à la Musique ? Mais alors c'est un miracle dont vous ne sauriez tirer aucun avantage.

Si ces faits, reprit Théagène, étoient rapportez comme miraculeux, je n'aurois pas la mauvaise foi de m'en prévaloir contre vous : mais

* Boèce, Traité de la Musique. l. 1. c. 1.

on n'a qu'à consulter l'Historien sacré (a) pour voir qu'il les raconte comme des faits naturels & ordinaires. Les serviteurs de Saül lui conseillent d'envoyer chercher quelque joueur d'instrumens pour adoucir son mal, & on lui amene David qui en effet le soulage: est-ce ainsi qu'on parle d'un remede surnaturel? Et le conseil que des domestiques donnent à leur maître, ne suppose-t'il pas au contraire que la Musique étoit alors un spécifique connu & éprouvé contre les maladies qui attaquent l'esprit? Elifée consulté sur l'avenir par les Rois de Juda & d'Israël, (b) & se préparant à prophétiser, demande selon la coutume qu'on lui amene un joueur d'instrumens: ce qui suppose encore que la Musique étoit communément employée dans ces sortes d'occasions, comme le moyen le plus propre à exciter l'esprit prophétique, par la proportion qui se trouve entre le chant & l'enthousiasme. Car dans la production des effets surnaturels, tels que sont les propheties, Dieu

(a) Au premier Livre des Rois. c. 6.

(b) Au quatrième des Rois. c. 3.

se fert ordinairement des causes naturelles qui ont le plus de rapport avec ces effets.

Mais, fans me prévaloir du respect que l'on doit aux Livres saints, je prétens que l'histoire profane dans la matiere dont il s'agit, a une autorité suffisante par elle-même; puisque, si l'on veut rejeter comme incroyables les événemens qu'elle raconte, il faudra supposer une chose encore plus incroyable, qui est qu'une infinité d'Historiens graves se font donné le mot pour tromper la posterité & la tromper sans interêt.

Sans interêt ! reprit Callimaque : y en a-t'il un plus grand pour un Historien que de flatter les hommes dans le foible qu'ils ont pour le merveilleux ? La plupart des Lecteurs ne se soucient guere qu'on les trompe pourvû qu'on leur plaise, & les Auteurs se soucient encore moins de dire vrai pourvû qu'ils soient lûs : & de-là toutes les impostures que les Auteurs les plus graves nous débitent si sérieusement. Enhardis par l'accueil qu'ils voyent faire aux narrations fabuleuses ; qu'un d'entre eux prenne sur lui d'avancer quel-

que fait singulier & surprenant, il peut s'assurer que ceux qui viendront après lui ne manqueront pas sur sa parole d'en orner leurs ouvrages. Voulez-vous que je vous en rapporte quelques exemples qui ne seront pas étrangers à notre sujet ?

Je ne fais où Aristote * avoit pris que les chevaux des Sybarites aimoient passionnément la Musique. Quoi qu'il en soit, les Crotoniates (à ce qu'il dit) connoissant le foible de ces animaux, s'aviserent un jour de combat de mener avec eux quantité de joueurs de flute. Au son de ces instrumens les chevaux des Sybarites se dressent sur les pieds de derriere comme pour danser, jettent leurs maîtres à bas, & passent en cadence du côté des Crotoniates, qui par ce moyen eurent bon marché de leur ennemis. C'est Aristote, comme je l'ai dit, qui raconte cette belle histoire. Il n'en

* Aristote avoit fait une ample Collection des Loix, des Coutumes & de la Police de differens Etats. De ce nombre étoit la République des Sybarites; & c'est du Traité où Aristote en parloit, qu'Athénée c. 4. du 12. Liv. a extrait la singularité dont on parle ici.

faut pas davantage ; Pline & Athénée (a) l'adoptent sans scrupule , en dépit de la vrai-semblance.

Varron , le docte Varron (b) assure que dans un marais de Lydie il y a des Isles flottantes , qui au son de la flute se rangent en cercle , & vont ensuite se réunir au rivage. Ne vous attendez pas que Pline , Capella & plusieurs autres se donnent la peine d'examiner si ce fait est vrai ou possible , avant que de lui donner une place honorable dans leurs Livres ; il est merveilleux & garanti par Varron , cela leur suffit : de sorte que ce qu'on appelle la *foi historique* , n'est fondé que sur plusieurs témoignages qui pour l'ordinaire se réduisent à un seul , lequel est lui-même souvent sujet à caution,

J'approuve , dit alors Théagène , que dans la lecture des histoires on soit en garde contre les effets du penchant dont vous parlez : mais la défiance sur cela pourroit être portée si loin , qu'elle ne seroit pas

(a) Plin. l. 8. c. 42.

(b) C'est vers la fin du 3. i. de *re rustica*. sur quoi l'on peut voir *Jos. Scaliger* , qui cite là assez mal à propos Pline & Martianus Capella.

moins une source d'erreurs que la crédulité. Combien de choses traitées de fables dans Hérodote, dont on a depuis reconnu la vérité ? Et que feroit-ce, s'il falloit rejeter un fait historique, par la seule raison que nous ne voyons rien arriver de semblable ? Supposons par exemple que vous n'avez jamais entendu parler de Guerre, de trompettes, de tambours, & qu'on vint vous dire que l'on inspire du courage aux hommes en soufflant avec force dans un long tube d'airain, & en frappant à coup redoublés sur une peau bien tendue, que le bruit qui sort de-là fait sur la plûpart des combattans ce que le désir de la gloire ou la crainte de l'infamie ne sauroit faire. Qu'on nous donne un homme qui n'ait jamais vû de chasse, & qu'on vienne lui dire que la voix ferrée & conduite dans un tuyau recourbé, inspire de l'ardeur aux chasseurs, aux chiens, & tire leur ame de leur assiette ordinaire. Supposons enfin (pour ne point sortir des exemples qui ont rapport à la matiere présente) que vous ne sachiez ce que c'est que la Tarentule, & qu'il

qu'il vous tombât entre les mains quelque *Voyage* d'Italie où vous lûs-
siez que dans le Royaume de Naples
il y a une espece d'insecte dont la
piqueure transporte les hommes d'u-
ne telle manie , qu'ils fautent malgré
qu'ils en ayent jusqu'à ce qu'on leur
ait chanté de certains airs , qui sont
le seul remede contre ces mouve-
mens involontaires ; vous ne feriez
pas moins en droit de vous inscrire
contre ces veritez , que contre les
faits que vous niez.

Je croirois donc qu'il y auroit une
regle à observer sur les faits histori-
ques , pour n'être dupe ni de sa dé-
fiance , ni de sa crédulité : ce seroit,
quand des Auteurs ont donné d'ail-
leurs des preuves de leur sagesse &
de leur discernement , & qu'ils ren-
dent témoignage de quelque éve-
nement arrivé de leur tems ; ce se-
roit, dis-je , de croire ce qu'ils en
rapportent , sur-tout lorsqu'ils en
parlent comme d'un fait connu &
ordinaire ; car alors on seroit inex-
cusable de n'y pas ajouter foi , à
moins qu'ils ne soient démentis par
des Contemporains , ou qu'on ne
puisse prouver l'impossibilité de ce
qu'ils avancent. C

Et me croyez-vous fort embarassé ; dit alors Callimaque , à vous faire voir qu'il est impossible , non-seulement que leur Musique eût autant de vertu qu'on lui en attribue , mais même qu'elle fût aussi agréable & aussi touchante que l'est la nôtre ? C'est par où il auroit fallu commencer , en jugeant de la Musique ancienne par elle-même , & ne pas examiner si les effets qu'on lui attribue sont veritables , avant que de savoir s'ils sont possibles. Malheureusement pour vos Anciens nous avons des bas-reliefs & des médailles où leurs instrumens sont représentés sous des formes qui certainement ne nous en donnent pas des idées fort avantageuses , non plus que les descriptions qui nous en restent dans quelques-uns de leurs Auteurs , quelque talent qu'ils ayent d'embellir les moindres choses.

Premierement , quant à leur Lyre , on nous apprend qu'elle commença par trois cordes , * encore n'étoient-elles d'abord que de lin. Li-

* Dans les Scholies manuscrites d'Eustathe sur Homère, p. 1061. d'où cela est tiré ; il n'est même parlé que d'une corde.

mus fut le premier qui trouva le secret de tirer des sons, des entrailles des animaux. Cette invention, à ce qu'on dit, lui fit tant d'honneur, qu'Apollon le tua par un mouvement de jalousie, semblable à celui qu'avoit conçu Jupiter contre Prométhée pour avoir dérobé le feu du Ciel. On ajoute encore à sa gloire que les Muses le pleurerent, & qu'elles regrettoient tous les ans sur son tombeau les divins accens de sa Lyre. Dieu fait cependant ce que ce pouvoit être qu'un instrument qui n'avoit que trois cordes. Dans la suite on y en ajouta une quatrième; & la raison qu'on en apporte est curieuse. Ce fut, disent vos Anciens, à cause des quatre Elémens, lesquels en se faisant une guerre continuelle forment cet accord merveilleux qui entretient la paix de l'univers, & où la terre, ajoutent-ils, tient lieu de *basse*, le feu de *dessus*, l'air & l'eau des deux autres tons moyens. Enfin on fixa les cordes de la Lyre au nombre de sept, à l'honneur des sept planètes. Et pour vous montrer que je ne ris pas, la première étoit consacrée à Saturne, la dernière à

la Lune , celle du milieu au Soleil , & ainsi des autres ; & en vertu de cette consécration elles faisoient toutes ensemble un concert qui imitoit l'harmonie des sphères célestes ; harmonie que nous n'entendons pas à la vérité , parce que nous y sommes accoutumés , ou plutôt parce que nous sommes trop grossiers , mais qui ne laisse pas , comme on nous en assure , de faire les délices des pures Intelligences.

En effet , ajouta-t'il , le moyen de ne se pas rendre au raisonnement que font là-dessus vos Anciens ? * Quelle apparence que des corps solides d'une grandeur inégale , mais proportionnés dans leurs inégalités , que des sphères dont les surfaces concaves & convexes sont si polies ; quelle apparence , dis-je , que venant à se frotter les unes contre les autres , & tournant toutes ensemble dans un espace vuide , elles ne produisent pas cette parfaite mélodie dont je viens de parler , & au son de laquelle les étoiles errantes marquent des cadences si justes , &

* Pythagore.

se meuvent d'un pas si réglé & si rapide ?

On crut donc avoir atteint la perfection de la Lyre , quand on eut trouvé le nombre des cordes qui repondoit aux sept planètes : (a) & c'est même pour cela qu'Amphion qui bâtit Thèbes au son de cet instrument , n'eut garde de donner plus de sept (b) portes à la Ville.

Pendant que Callimaque se complaisoit ainsi dans son ironie , j'avois les yeux attachés sur Théagene pour voir s'il se laisseroit encore long-tems insulter sans se défendre : mais il étoit aisé de juger à son air tranquille que sa patience venoit plutôt de confiance que de foiblesse. Et sans marquer aucun empressement d'interrompre Callimaque , il le laissa poursuivre de cette sorte.

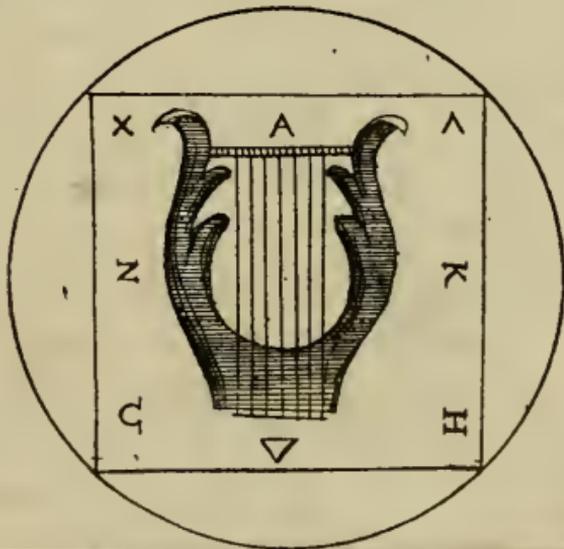
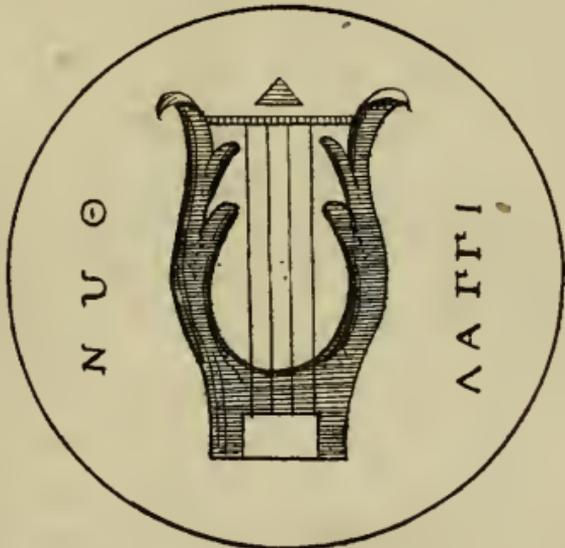
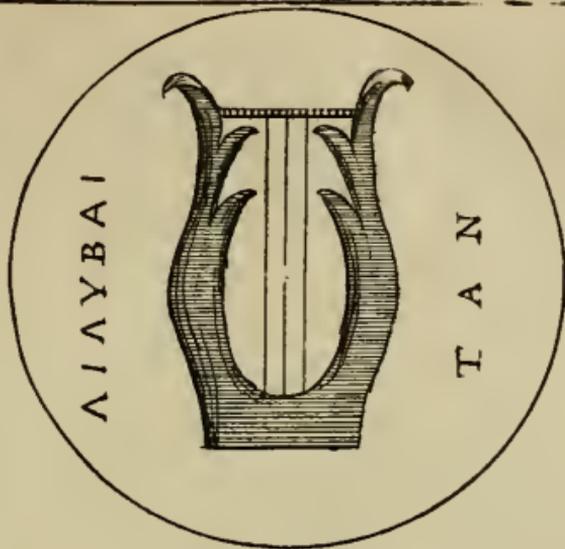
J'avoue , continua-t'il , que ces idées sont nobles , & magnifiques , mais elles ne sauroient donner à un

(a) Philostrate Liv. 1. de ses Tableaux.

(b) Philostrate Liv. 1. de ses Tableaux décrivant celui d'Amphion , finit par ces paroles : Τὸ δὲ τεῖχος ἐπὶ ἑπτὰ θυλάκια , ὅσοι τῆς λύρας οἱ τόνοι , que l'Interpréte Latin a rendues par celles-ci , *at murus portis septem quot Lyra tenoribus constat.*

instrument plus d'harmonie qu'il n'en a par lui-même. Des cordes auront beau être dédiées à Saturne & à d'autres divinités; dès qu'elles sont en si petit nombre, elles ne sauroient produire d'harmonie quand elles n'ont qu'un pied de longueur, & qu'elles sont frappées à vuide. Or que la Lyre n'eût qu'un pied de longueur, on en peut juger par sa proportion avec les statues d'Apollon ou d'Orphée, auprès desquelles on la place ordinairement; & qu'on ne la touchât qu'à vuide, la seule inspection de sa structure suffit pour le prouver.

Alors voulant nous en convaincre par nos propres yeux, & nous montrer en même-tems les additions qu'on avoit faites à la Lyre, ainsi qu'il venoit de nous l'expliquer, Callimaque traça sur un papier la figure de trois médailles, qui se voyent entre plusieurs autres dans le cabinet de l'Electeur de Brandebourg, & qui représentent chacune une Lyre, dont la première avoit trois cordes, la seconde quatre, & la troisième sept. Ces médailles portent le nom de trois différens Peu-



ples, des Lilybéens en Sicile, des Lapithes en Theffalie, & des Chalcédoniens en Bithynie: mais il m'en coutera moins de vous les copier ici que de vous en faire la description.*

Vous voyez premierement, poursuit Callimaque, que la plus composée de ces trois Lyres & qui promet le plus de variété, ne sauroit fournir une seule *octave*, puisqu'elle n'a que sept cordes. Vous me direz peut-être que notre violon en a encore moins, & qu'elles sont même plus courtes. J'en conviens: mais il y a un *manche* qui sert à faire des cadences, des *touches* moyennant lesquelles on tire différens sons d'une même corde, un *chevalet* qui les élève inégalement, afin qu'on puisse les toucher avec un *archet* qui sert à lier & à soutenir les sons. Or rien de tout cela dans la Lyre, ni manche, ni touches, ni archet, & par conséquent. Direz-vous que leur *Plectrum* étoit un archet? Nullement: car outre que la structure de la Lyre y répugne (puisque ses cordes n'ont aucune élévation, & qu'elles paroissent excédées par le

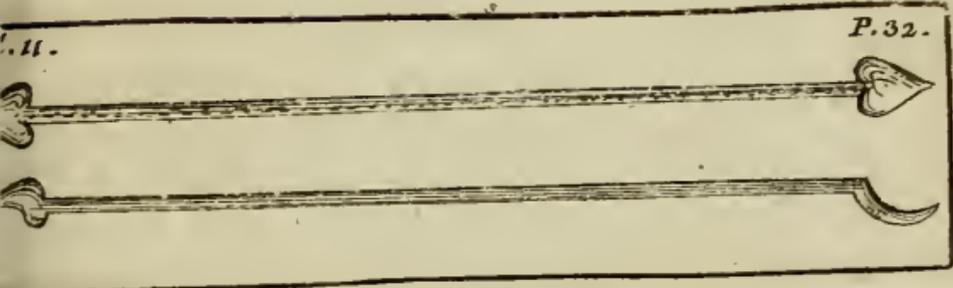
* Voyez la planche I.

bois qui les environne) c'est qu'il est constant que l'on jouoit quelquefois de la Lyre avec les doigts, témoin le nom *Λίχνης* (Leontium me pardonnera ce mot grec) témoin, dis-je, ce nom qu'on donnoit à la troisième corde, parce qu'on la touchoit avec le doigt que l'on appelle ainsi, & qui est le premier après le pouce: car les plus habiles se piquoient de jouer avec les mains (a) seulement, sans se servir du plectrum. Or vous m'avouerez qu'un instrument dont on peut jouer avec les mains n'est pas de ceux où l'on peut se servir de l'archet. Qu'étoit-ce donc que ce plectrum dont on se servoit communément? Un petit bâton pointu & crochu par les deux bouts, avec lequel on couroit moins de risque de prendre une corde pour l'autre qu'en les touchant avec les doigts; tel que vous l'allez voir ici, ajouta-t'il, en nous montrant les figures suivantes. (b)

Car c'est de ces deux manières, continua Callimaque, qu'on le voit représenté entre les mains d'Apol-

(a) Virgil. En. l. 6. Athén. l. 4.

(b) Voyez la planche II.



. II .

P. 32.

Ion & d'Orphée dans quelques anciennes statues qui sont en Italie. Pollux (a) nous confirme encore que le plectrum avoit cette forme, & nullement celle de l'archet, lorsqu'il nous dit que le Pentachorde est une invention des Scythes, & qu'ils se servent d'une machoire de chevre en guise du plectrum. Il est donc certain que l'on jouoit de la Lyre à vuide & des deux côtez, à peu-près comme nous jouons de la harpe : il ne faut, pour s'en assurer, qu'avoir recours aux bas-reliefs. Or je vous prie de me dire ce que ce seroit qu'une harpe qui n'auroit qu'un pied de haut & sept chordes seulement. Proposez à notre Musicien de jouer d'un instrument construit sur ce modele, pour voir ce qu'il vous dira : fût-ce Apollon lui-même, je suis sûr qu'il n'en sauroit rien faire de supportable.

Venons maintenant à leur flûte, dont Marsias, (b) dit-on, fut l'inventeur. On raconte qu'Apollon ne

(a) Liv. 4. c. 9. nomb. 2.

(b) Diodore liv. 3. de sa Bibliot. D'autres attribuent l'invention de la flûte à Minerve, d'autres à Pan, &c.

lui fit pas plus de grace qu'à Linus. Cette jalousie toute fabuleuse qu'elle est, ne laisseroit pas d'être propre à nous en imposer, si nous ne connoissions pas d'ailleurs l'instrument qui en fut l'occasion : mais nous savons qu'il n'étoit percé qu'en quatre endroits ; la plupart des monumens antiques en font foi. Outre cela, la flûte dont on ne jouoit que d'une main, ne pouvoit pas avoir un plus grand nombre d'ouvertures. Or il est impossible qu'avec si peu d'étendue elle produisît des effets aussi agréables & autant de tons différens qu'en produisent les nôtres. En sorte que, si Théagène n'étoit point ici, je dirois que l'objet de la jalousie d'Apollon n'avoit rien de plus recommandable que la flûte du tambour de basque, qui n'a en effet que quatre trous.

Si je n'étois point ici, repliqua Théagène, vous diriez le contraire de ce que vous dites : on vous verroit défendre avec chaleur tout ce que vous attaquez ; & avec d'autant plus de succès, que ce seroit de meilleure foi. Au lieu de vous égayer comme vous avez fait sur les sphé-

res célestes , & de triompher sur des rapports que des Musiciens astronomes & amoureux de l'allégorie ont poussés trop loin , vous auriez dit tout-au-plus sur cette matiere que les sept chordes ayant été trouvées & le mérite de la Lyre étant établi , l'antiquité , accoutumée à mettre chaque chose sous la protection de quelque Divinité , imagina peut-être la consécration dont quelques Auteurs ont parlé depuis ; & dans laquelle conformément à leur génie & aux principes d'une fausse Astronomie , ils ont trouvé des allusions auxquelles les inventeurs de la Lyre n'ont jamais songé. Il vous eût été d'autant plus facile de juger qu'en effet ni les quatre élemens , ni les sept planètes ne leur sont jamais venus dans l'esprit , que l'Antiquité elle-même varie sur l'origine des sept chordes , & que parmi ceux qui en ont parlé , il y en a (comme le Poete * Callimaque) qui prétendent que ce fut Apollon qui les imagina sur ce que les Cygnes avoient chanté sept fois pendant que Latone étoit dans les douleurs de l'enfante-

* Dans l'Hymne sur Delos.

ment : variété qui prouve qu'on ne sauroit faire de fond sur ce qu'ils disent , & que les uns & les autres avec leurs rapports & leurs allégories n'ont fait que chercher du mystere où il n'y en eut jamais.

Voilà , dis-je , les réflexions que vous auriez faites , si vous n'aviez mieux aimé vous divertir aujourd'hui aux dépens de la vérité , que de prendre son parti. C'est donc à moi à me charger d'une cause dont vous ne voulez point , & à vous répondre les mêmes choses que vous ne manqueriez pas de dire à ma place , supposé toutefois que vous soyez assez malheureux pour vous être opiniâtré , comme j'ai fait , sur une matiere aussi difficile & aussi ennuyeuse. Car je vous avoue que le dégoût que laisse après soi la lecture de je ne fais combien d'Auteurs (a) qui ont traité séchement & en purs Mathématiciens de la valeur & de la distance des sons ; ce dégoût , dis-je , est tel , que peu s'en faut que

(a) Tels qu'Euclide , le vieux Bacchius , Manuel , Bryennius , Aristide , Quintilien , & plusieurs autres dont on peut voir les noms dans le Recueil de Meibomius & dans Wallis.

je ne vous fasse le même compliment que fit ce Musicien * au pere d'Alexandre : *Dieu vous préserve, Seigneur, d'en savoir là-dessus autant que moi.* Mais comme Leontium s'alarme peut-être déjà du détail dont je vous menace, je me bornerai à un petit nombre de remarques.

Je vois d'abord que ne trouvant pas votre compte à juger de la Musique ancienne par ses effets, vous avez prudemment commencé par les mettre à l'écart, comme s'il étoit permis de compter pour rien tout ce qu'on en dit : mais je veux bien renoncer pour un moment aux avantages que je suis en droit de tirer de l'autorité de l'histoire, pour considérer avec vous cette Musique en elle-même; parce que toute ignorée qu'elle est aujourd'hui, le peu de connoissance qui nous en reste, soit par les bas-reliefs, soit par les Auteurs qui ont traité de l'Harmonique, & par quelques autres encore, ce peu de connoissance suffit pour vous prouver deux vérités;

L'une, que les Anciens nous éga-
loient en instrumens de Musique.

* Plut. Apophthegm.

L'autre, qu'ils nous surpassoient, premièrement dans l'expression, secondément dans la délicatesse, troisièmement dans la variété; & enfin dans l'habitude & dans l'exercice du chant.

Pour ne me point écarter de l'ordre que vous avez suivi, je commencerai par les instrumens. Je parlerai d'abord des *chromatiques*, c'est-à-dire, des instrumens à cordes, & ensuite de ceux qui étoient à vents, ou des *pneumatiques*.

Je dis donc que la Lyre n'a pas toujours eu aussi peu de cordes que vous le prétendez, quoique dans cette simplicité elle fût déjà fort vantée: mais c'étoit la coutume des Anciens d'honorer les premières productions des arts par des éloges extraordinaires, souvent même par des récits fabuleux, tels que celui de la jalousie d'Apollon contre Linus & contre Marsias. En effet, à ne regarder que l'esprit de ceux qui inventent, il ne sauroit être trop admiré; & il y a infiniment plus de gloire à faire ces sortes de découvertes, qu'à les perfectionner: mais à considérer les arts en eux-mêmes,

comme nous le faisons ici, il est certain qu'ils n'ont jamais été plus grossiers, ni plus défectueux que dans leur origine. Quand on veut donc juger s'ils sont dignes d'estime ou non, il faut les envisager par rapport au dernier progrès qu'ils ont fait : mais vous vous êtes bien gardé d'en user ainsi, & il ne tient pas à vous que nous ne croyions que les sept cordes sont le dernier accroissement que la Lyre ait reçu; comme si c'étoit une vérité constante, parce que la plûpart des ouvrages de sculpture & les médailles n'en marquent pas un plus grand nombre. On fait cependant qu'elle n'étoit pas fixée à cette quantité : mais je veux vous faire voir que dans le tems même qu'elle n'avoit que ces sept cordes, elle ne laissoit pas d'être susceptible de toutes les consonances, & qu'elle contenoit les trois, au-delà desquelles il n'y en a point d'une nouvelle espèce; non seulement la *quarte* & la *quinte* dont vous convenez, mais encore l'*octave* que vous lui refusez. Si cela est, comme je vais vous le faire voir, il ne lui manquoit donc aucune espé-

ce de consonance , puisque toutes les autres ne sont que des répétitions de ces trois-là.

Pour vous donner une idée nette de ce que je veux vous dire , il faut observer que la dernière Lyre que vous nous avez montrée , & qu'on appelle la Lyre de Mercure ou d'Orphée , n'étoit autre chose que deux *tétrachordes* joints ensemble par une corde commune, qui étoit celle du milieu , laquelle servoit de quatrième au premier tétrachorde , & de première au second.

En parlant ainsi , Théagène traçoit la figure suivante , qui est la Lyre de la troisième médaille , hors qu'il y avoit ajouté les noms que les Anciens donnoient à leurs cordes , & au bas les notes modernes qui y répondent. *

Comme Théagène finissoit cette figure , il pourra bien , dit-il , m'arriver de me servir de quelques termes de l'art , pour lesquels je demande grace , à cause de la singularité de la matière.

Pourquoi cette précaution , reprit Callimaque ? Craignez-vous ici

* Voyez la Planche III.

Septachorde autrement Lyre de Mercure ou d'Orphée

Octave ou distance de cinq tons et de deux demi tons

Quarte composée de deux tons et demi

Tetrachorde Grave

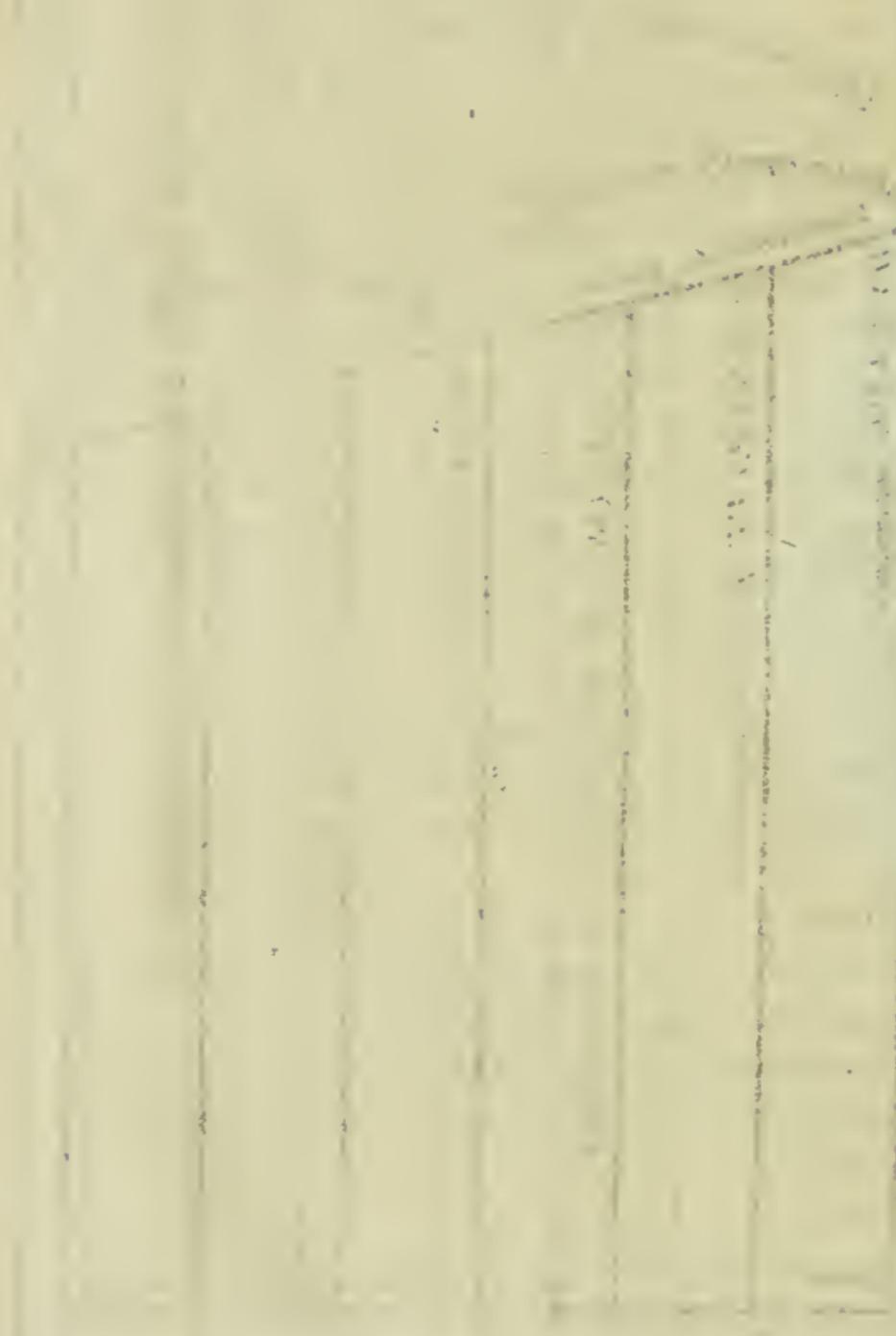
Quinte composée de deux tons et demi

Tetrachorde aigu

Noms des Chordes

<p>HYPATTE supérieure</p>	<p>PARHYPATTE qui suit la supérieure</p>	<p>LICHANOS celle qui se joue avec le second doigt</p>	<p>MESSE moyenne</p>	<p>PARMESSE qui suit la moyenne</p>	<p>PARANETTE avant dernière</p>	<p>NETTE dernière</p>
Semiton	ton	ton	ton et demi	ton	ton	
mi	fa	sol	la	ut	re	mi

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to fading and blurring.



de n'être pas entendu, & avez-vous oublié que nous parlons devant un des plus grands Musiciens de nos jours ?

Alors Leontium s'étant mise à fourire, Théagène nous montra ce qu'il venoit de tracer.

Vous voyez, nous dit-il, les deux tétrachordes conjoints dont je vous ai parlé, & qui suffisoient déjà pour faire la consonance que nous appelons la quarte & la quinte. Toute la difficulté roule donc sur l'octave, laquelle, dites-vous, semble demander huit notes ; au lieu qu'il n'y en a là que sept. Je répons que par la distance d'un ton & demi, qui est la quatrième corde & la cinquième, la septième devient une répétition de la première ; & cela suffit, puisqu'entre ces deux extrémités se trouve en effet la distance de cinq tons, & de deux demi-tons, en quoi consiste l'octave.

Il ne faut donc pas s'étonner que cette Lyre se soit pendant quelque tems maintenue en crédit malgré un si petit nombre de cordes ; puisqu'outre l'adresse de ceux qui en jouoient, & qui suppléoit par leur

art à sa simplicité , il n'y avoit aucune espèce de consonance , ni aucun ton entier qui ne s'y trouvât , ainsi que je viens de vous le prouver.

Mais voici le lieu de montrer qu'elle ne s'en tint pas long-tems à ce nombre de cordes. Pour la rendre encore plus complete , Pythagore en imagina une huitième d'un demi-ton , laquelle inférée dans le second tétrachorde , recula la moyenne , & sépara les deux tétrachordes d'un intervalle. Par cette addition la quinte eut cinq cordes , au lieu qu'elle n'en avoit que quatre dans la Lyre d'Orphée ; & de cette consonance , appelée *diapente* , jointe par une corde commune à la quarte , appelée *diatessaron* , se forma l'octave complete à laquelle on donna le nom de *diapason* ; parce que c'est le plus parfait de tous les accords , comme contenant les deux autres dans toute leur étendue.

Pythagore * , dit-on , fut redeva-

* Macrobe chap. 1. du liv. 2. de son Commentaire sur le *Songe de Scipion*, Iamblique dans la vie de Pythagore, Boëce, &c. ont parlé de la Musique inventée par Pythagore à l'occasion dont il s'agit ici. Voyez à ce sujet la description

ble de cette découverte à la science des nombres : mais ce qu'il avoit trouvé par une pure spéculation , lui fut encore confirmé par une expérience que le hazard lui fournit. Comme il passoit un jour devant la boutique d'un forgeron , il entendit quatre marteaux , qui frappant sur une enclume , rendoient des sons différens , & formoient les trois consonances dont nous venons de parler. Il eut la curiosité de s'en approcher , & d'attacher ensuite ces marteaux au bout de quatre cordes égales qu'il suspendit à une perche , & qui étant frapés , rendirent les mêmes sons qu'il venoit d'entendre sur l'enclume. Alors il pesa ces marteaux , & trouva que le plus petit étoit de six livres , celui d'après de huit , le troisième de neuf , & le plus gros de douze , qui sont les mêmes proportions qu'il avoit déjà jugé devoir être entre les trois conso-

que M. de Thou (p. 110. du 58. liv. de son histoire) fait du plaisir qu'eut Henri III. à son retour de Pologne , lorsqu'étant à l' Arsenal de Venise , il ouit quatre Forgerons battant un casque sur une enclume , avec la cadence la plus juste que la Musique puisse marquer.

nances , & d'où il avoit conclu que l'octave étoit composée de douze demi-tons ; ce qui lui donna l'idée d'ajouter une corde d'un demi-ton à la Lyre , pour en rendre l'harmonie plus parfaite.

On n'en demeura pas encore à cette addition : de son vivant même on en fit d'autres plus considérables, au grand préjudice des mœurs.

Si l'on excepte les Lacédémoniens & les Argiens , qui n'admettant qu'une Musique sévère & conforme à leur discipline, demeurèrent toujours fidèles à la Lyre d'Orphée, ou à celle de Pythagore (jusqu'à n'y vouloir pas recevoir le moindre changement) hors, dis-je, ces deux Peuples , tout le reste de la Grèce, qui brûloit pour les plaisirs, & surtout pour l'harmonie, se piqua d'enchérir sur Pythagore, les uns de deux cordes, les autres de trois, de sept, & de dix ; en sorte qu'il pût voir la Lyre augmentée jusqu'à cinq tétrachordes.

Mais comme Callimaque m'a attaqué par des médailles, ne dois-je pas aussi me défendre avec des armes à peu-près semblables, & prou-

ver comme lui ce que j'avance par des monnemens anciens, qui joints à ceux qu'il nous a montrés, serviront encore à nous faire voir d'un coup d'œil les différens progrès de la Lyre depuis sa naissance?

Théagène reprit alors du papier; & comme il traçoit déjà des lignes: Qui croiroit, dit Leontium, que nous sommes occupés sérieusement à l'heure qu'il est à faire l'histoire de la Lyre par les médailles? N'importe, continua-t-elle, cette occupation en vaut bien une autre. N'est-on pas trop heureux de pouvoir oublier les nouvelles publiques, qui depuis un tems n'ont rien qui n'attriste, & où cependant l'on retombe à tout propos malgré qu'on en ait.

Ce ne seront pas des médailles, répondit Théagène en continuant son ouvrage, mais des plans de différentes Lyres, lesquels n'auront pas moins d'autorité, puisqu'ils sont tirés des anciens traités * de l'Harmonique. Je me contenterai de mettre sous vos yeux deux de ces plans: l'un vous représentera la Lyre de Pythagore que je viens de

* De Ptolomée, de Porphyre, &c.

vous expliquer, & la plus simple après l'*Heptachorde*; & l'autre le *Polychorde* le plus composé qu'on air vû du tems de ce Philosophe, pour ne point parler des autres augmentations qu'on a faites dans la suite, témoin l'*Epigonium* inventé par Epigonus, (a) & qui avoit quarante cordes.

Puisque vous savez tant de choses, lui dit Leontium; peut-on vous demander sans interrompre votre travail, si les Anciens avoient l'art de peindre les sons, & de chanter aux yeux; ou, pour m'exprimer sans énigme, si l'on savoit déjà de leur tems noter les airs de Musique?

Sans doute, répliqua Théagène, à telles enseignes que cet art s'appelloit *parasemantique* ou *semeïotique*, (b) & que Pythagore en fut l'inventeur. Il ne nous reste malheureusement aucun de leurs airs notés, mais nous avons encore leurs notes; car, outre les noms des cordes qui étoient trop longs, chaque son étoit encore distingué par des caractères ou des marques abrégées.

(a) Athén. l. 4. & 14.

(b) Boèce, dans son *Traité de la Musique*.

Et comme Leontium lui eut demandé si c'étoient les mêmes figures & les mêmes monosyllabes dont on se sert aujourd'hui :

Non , répondit Théagène , c'étoient des lettres de l'alphabet grec, ou entières, ou coupées par la moitié, ou couchées ou renversées, les unes pour la voix, & les autres pour les instrumens : & comme elles étoient en grand nombre & toutes différentes, on les mettoit sur une ligne parallèle aux paroles ; au lieu que les notes dont on se sert aujourd'hui, ayant toutes la même figure, on est obligé de les distinguer par leur différente situation dans l'échelle.

On se seroit encore de ces anciens caractères du tems de Boèce, qui vivoit au commencement du sixième siècle : mais l'usage s'en est perdu depuis ; peut-être parce que durant la barbarie ; qui commença environ ce tems-là, la Musique a souffert une assés longue éclipse, aussi-bien que le reste des beaux arts. Il est certain du moins que nous la voyons reparoître avec un attirail tout nouveau de termes & de méthode vers le milieu du onzième

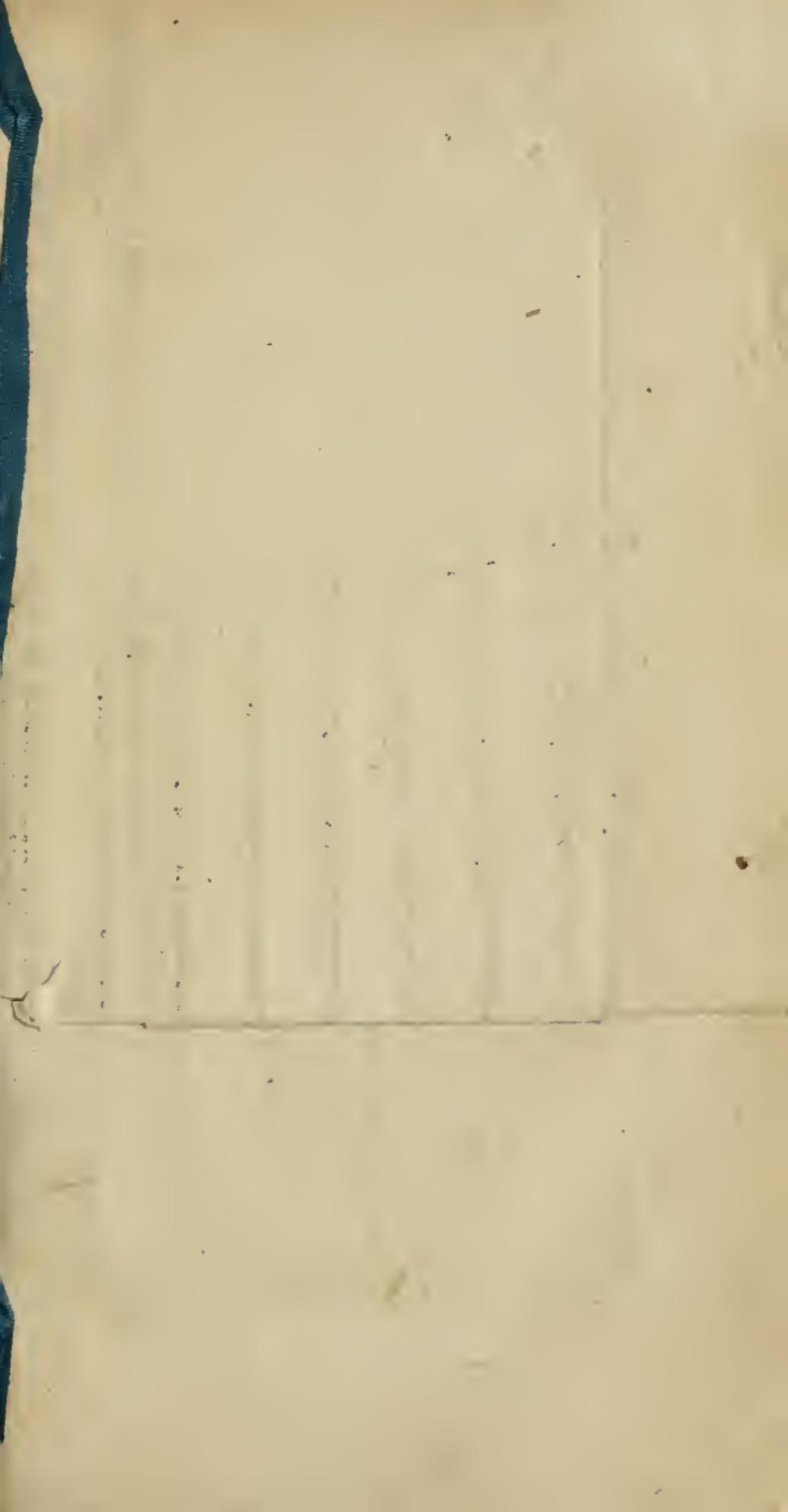
siècle, qu'un certain Abbé, nommé Gui d'Arezzo (*a*), inventa la gamme, ou l'échelle appelée de son nom Guidoniéne, dans laquelle il employa pour notes des figures quadrées, & leur donna les noms des monosyllabes qui commencent les six premiers demi-vers de l'hymne de S. Jean, *ut queant laxis resonare fibris, mira gestorum famulorum solve polluti labii reatum &c.* les préférant aux anciens caractères. Et comme le G des Grecs (gamma) répondoit alors à celle de nos clefs que nous appellons clef de *G-resol*, de là est venu le mot *Gamma-ut*, & ensuite celui de *Gamme*, parce qu'il mit dans son échelle cette lettre vis-à-vis de la première note *ut*.

Puisque nous avons les notes grecques, j'ai en tête, dit Leon-tium, que Théagène ne *solfie* jamais qu'en grec.

Pourquoi non? reprit Callimaque: n'a-t-on pas dit d'un Savant (*b*) du
siècle

(*a*) Vossius, en son Traité des Mathématiques, c. 22.

(*b*) Jean de la Casa Archevêque de Benevent, mort en 1559. Balzac dans la 22. lettre du liv. 5.

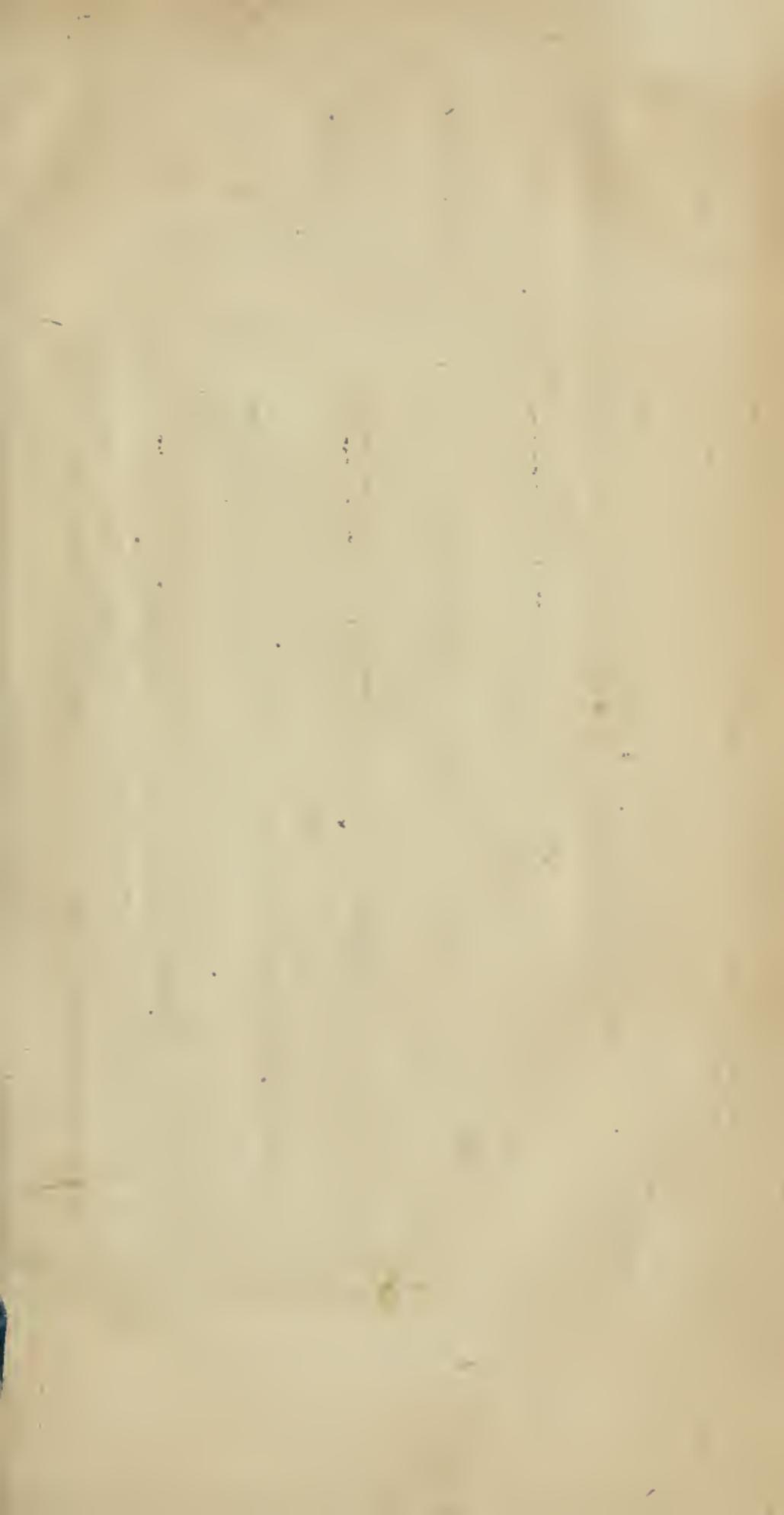


Polychorde de 18 Chordes

DISDIAPASON DIATESSARON ou double octave et une quarte
 Premiere Octave
 Seconde Octave
 Quarte

Tetrachorde grave		Tetrac. moyen		Tetrac. contrain		Tetrac. disant		Tetrac. aigu	
PROSIAMBANOMENE	HYPATE hypaton	PARHYPATE hypaton	LICHANOS hypaton	HYPATE meson	PARHYPATE meson	LICHANOS meson	MESSE	TRITE Synemmenon	PARANETE Synemmenon
								NETE Synemmenon	PARANETE Synemmenon
								NETE Diezeugmenon	PARANETE Diezeugmenon
								TRITE Diezeugmenon	PARANETE Diezeugmenon
								PARAMESE	NETE Diezeugmenon
									PARANETE Diezeugmenon
									NETE Diezeugmenon
									TRITE hyperbolon
									PARANETE hyperbolon
									NETE hyperbolon

Noms des Chordes



Octochorde ou Lyre de Pythagore

DIAPASON ou Octave complete composée de deux
tetrachordes disjointes

DIATESSARON ou ^{Quarte} Tetrachorde grave

DIAPENTE ou ^{Quinte} Tetrachorde aigu.

HYPATÉ	PARHYPATÉ	HYPARHYPATÉ ou LICHANOS	MÉSÉ	PARAMÉSÉ ajoutée par Pythagore	TRITÉ appelée paramésé avant l'addition de Pythagore	PARANÉTÉ
Semiton	ton	ton	ton	Semiton	ton	ton
mi	fa	sol	la	si	ut	ré

Voins des Chordes

& pendant que nous l'examinons, il acheve la suivante.

siècle passé, qu'il ne pouvoit se résoudre à prier Dieu en latin, parce que le langage des prières de l'Eglise lui paroissoit trop barbare ?

En tout cas, répondit Théagène, ma mauvaise voix & mon ignorance me mettront toujours à couvert de l'un ou de l'autre de ces ridicules. Mais puisque Leontium trouve si bien le moyen de se divertir de ceux qui l'ennuyent, je n'en ferai que moins scrupuleux à l'ennuyer.

En disant ces paroles, il nous montra cette première figure qu'il nous avoit expliquée en parlant de la Lyre de Pythagore. (a)

Que vous semble de ce polychorde dont on se servoit déjà du tems d'Anacréon contemporain de Pythagore (b), continua Théagène en le montrant à Callimaque ? Est-il encore trop simple à votre gré ? Si cela est, vous êtes plus difficile que Platon, qui ne le trouve que trop composé & trop capable de plaire par sa variété, & qui le condamne enfin par la seule raison que la douceur effeminée qui résulte d'un si

(a) Voyez la planche IV.

(b) Athen. l. 24.

grand nombre d'harmonies différentes, ne sert qu'à amollir les esprits. Voici, autant que je m'en souviens, comme il en parle dans son troisième livre de la République.

„ N'admettons-nous pas dans notre Musique ces instrumens qui ont tant de cordes, & dont on peut tirer tant de consonances ?
 „ *Non, si l'on m'en croit*, répond Socrate. Notre Ville se doit donc garder de nourrir les faiseurs de tels instrumens ? *Il me le semble.*
 „ Mais que dirons-nous des joueurs & des faiseurs de flûtes ? Il faudra donc les bannir par la même raison, puisque les instrumens à plusieurs cordes ne sont autre chose que l'imitation de la flûte ?
 „ *C'est mon avis.* De sorte que nous ne retiendrons que la Lyre ancienne, & laisserons la flûte aux habitans de la campagne ? *Rien n'est plus raisonnable*, répond Socrate, *puisque aussi-bien on doit préférer les instrumens d'Apollon à ceux de Marsyas.* Admirez, je vous prie, ajoute-t-il, comme insensiblement nous purgeons notre Ville de

toutes les délices qui pourroient
la corrompre !

La multiplicité des cordes étoit donc en usage, puisque Platon la défend comme dangereuse, poursuivit Théagène : & en effet il en faloit beaucoup pour mettre le polychorde à portée d'être comparé à la flûte, pour suppléer aux tenues & aux ports de voix de celle-ci ; en un mot, pour imiter sa douceur.

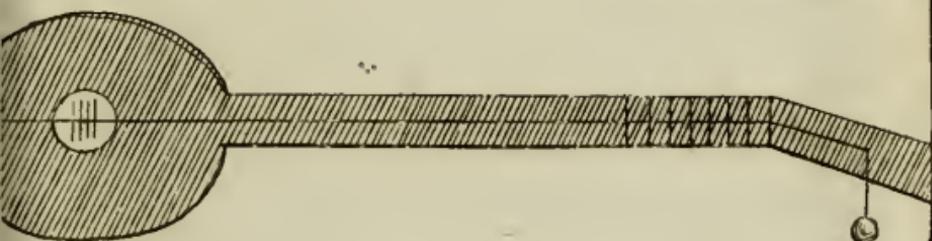
Mais comme vous seriez en droit de me dire que la multiplicité des cordes ne suffit pas pour égaler les Anciens à nous, à moins qu'on ne fasse voir outre cela dans leurs instrumens une forme aussi propre à l'harmonie que celle qu'on voit dans les nôtres; il faut vous montrer par d'anciens bas-reliefs, qu'ils connoissoient aussi l'usage du manche pour les cadences, & celui des touches pour multiplier la différence des sons, & qu'ils n'étoient pas non plus si grossiers qu'ils ne fussent placer leurs cordes sur un bois creux pour les rendre plus sonores. L'on voit, dis-je, des bas-reliefs dans l'hôpital de S. Jean de Latran, dans le palais Farnèse & ailleurs, où

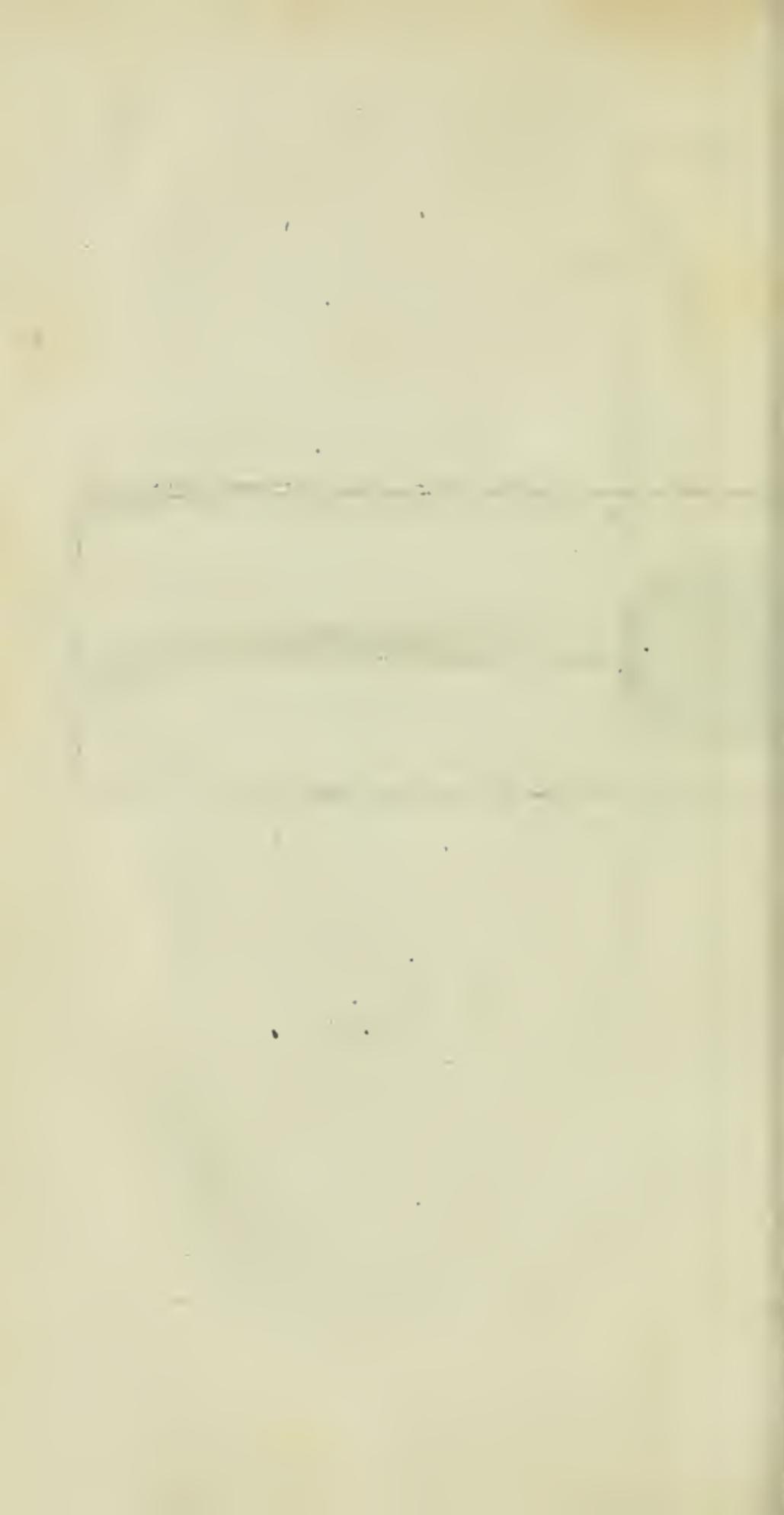
52 SUR LA MUSIQUE
des Musiciens ont les mains placées sur des espèces de Luths ou de Théorbes : mais comme pour vous copier ici ces bas-reliefs , il faudroit favoir dessiner mieux que je ne fais , qu'il vous suffise de jeter les yeux sur ce monochorde , tel qu'on le voit dans Ptolomée (*a*), & dont la forme ne demande pas un plus habile dessinateur que moi. Vous y verrez un manche , des touches & une bosse , ajouta-t-il , en nous montrant la figure suivante qu'il eut bien-tôt achevée. (*b*)

Qui fait donc (n'en déplaise aux Peintres & aux Sculpteurs) poursuivit Théagène , si l'on a toujours touché la Lyre à vuide , comme Callimaque l'a avancé sur la figure qu'ils lui donnent d'ordinaire , & si en se perfectionnant elle n'a point aquis une forme à-peu-près semblable à celle que nous voyons ici ? A la vérité ils la représentent presque toujours sans manche & sans bosse , telle qu'elle étoit du tems d'Orphée ; ne voulant pas s'écarter d'un modèle que l'Antiquité a con-

(*a*) Traité de l'harmonique , l. 2. c. 12.

(*b*) Voyez la planche VI.





facré , & qui leur paroît peut-être plus pittoresque qu'aucun autre, car c'est souvent ce qui décide parmi eux. Mais cela ne prouve pas qu'elle n'ait point changé de forme depuis ce héros , de même que l'épithète d'*heptatone* que lui donnent tous les Poètes jusqu'à Horace (a) (suivant leur coutume de se copier les uns les autres) n'empêche pas que plusieurs siècles auparavant on n'ait ajouté , comme nous venons de le voir , beaucoup de chordes aux sept anciennes.

Je pencherois donc à croire que pour rendre la Lyre plus sonore , on s'avisa bien-tôt de placer ses chordes sur une bosse concave , qui renvoyant les sons, leur donnoit & plus de continuité & plus de force ; & ce qui me le persuade, c'est que Mercure passe dans Homère (b) pour l'inventeur de ce qu'on appelle la *tortue*,

(a) Euripide dans l'Iphigénie Taurique, vers 1129. Pindare dans ses Neméïaques, ode 5. dans ses Pythiques, ode 2. & Horace 3. ode 11. *Tuque testudo resonare septem callida nervis.*

(b) Dans l'hymne à Mercure, l'une de celles qui sont imprimées à la suite de l'Odyssée, quoiqu'elles ne soient point d'Homère.

aussi-bien que de la Lyre ; d'où l'on peut, ce semble, conclure que celle-ci n'est guère plus ancienne que l'autre. En effet les Poètes les confondent * quelquefois toutes deux : en sorte que Lyre & Tortue sont pour eux des synonymes. Il se pourroit cependant fort bien faire que ce fussent seulement des termes génériques, qui comprissent sous eux comme espèces particulières la *Cithare*, le *Trigone*, la *Magadis*, le *Barbitus*, la *Chelys*, & plusieurs autres instrumens à cordes dont nous ne connoissons que le nom.

J'espère donc qu'une forme si propre à l'harmonie, jointe à la multiplicité des cordes, dont nous avons vû que la Lyre s'est enrichie par la suite des tems, pourra la reconcilier avec Callimaque, & le faire revenir de la mauvaise opinion que la plupart des monumens anciens, & entr'autres quelques médailles, lui en avoient fait concevoir.

Mais quand la Lyre des Anciens

* Témoin le même Horace dans le passage ci-dessus cité ; & dans cet autre :

O testudinis aurea

Dulcem qua strepitum Pieri temperas. 4. od. 3.

n'auroit point eu de bosse, il suffit que cette forme se trouve dans quelques-uns de leurs instrumens pour prouver ce que j'ai avancé, qu'ils avoient tout ce que nous avons, une bosse, un manche, des touches, & des chordes placées sur un bois concave.

Vous ne parlez point de l'archet, interrompit Leontium; je me souviens cependant que Callimaque vous a fort insulté là-dessus : les Anciens auroient-ils en effet été privés de l'agrément infini des tenues dont nous lui sommes uniquement redevables ?

Non certainement, répondit Théagène, ils connoissoient l'usage de l'archet aussi-bien que nous. A la vérité on ne le trouve dans les Auteurs que sous la dénomination de *plectrum* ou de *pecten*, qui lui est commune avec les petits bâtons pointus que Callimaque nous a montrés; ou bien, quand on veut l'en distinguer, on a recours à une épithète, comme a fait Juvenal *, qui lui a donné celle de *crépi*, ce qui ne peut

* Sat. 6. v. 380. *Crispo numerantur pectine chordæ.*

56 SUR LA MUSIQUE
s'entendre que du crin qui est ajouté
au petit bâton : mais qu'importe du
nom , quand on est sûr de la chose ?

Ils avoient le violon , comme il
paroît par une médaille que Vigé-
nère * raporte , où l'on en voit un
de la forme du nôtre , c'est-à-dire ,
avec quatre chordes & un chevalet
qui les éleve inégalement , ce qui
suppose nécessairement l'usage de
l'archet : mais quelque chose de plus
positif , c'est que dans une statue an-
tique qui est à Rome , Orphée est
représenté tenant un archet de la
main droite , & de la gauche une
espèce de basse de viole.

J'avoue , & c'est ce qui vous a
trompé , qu'il ne nous reste qu'un
ou deux monumens de cette espèce,
au lieu que rien n'est si commun que
d'en voir , où le même Orphée joue
de la Lyre avec les doigts , ou avec
un de vos petits bâtons ; mais je vous
en ai déjà dit la raison , c'est que vos
Peintres & vos Sculpteurs ont pré-
féré cette dernière attitude à l'au-

* Page 84. de l'Edition in-fol. 1637. des Ta-
bleaux de Philostrate commentés par Vigéné-
re , on trouve une médaille de Néron , où est
représenté une espèce de violon.

tre, qui leur a paru avoir quelque chose de moins noble & de moins propre à plaire à la vûe. Ne soyons donc point inquiets pour les Anciens sur les instrumens à cordes : ils en avoient de toutes les sortes, les uns à pincer, les autres à toucher, & en aussi grande quantité que nous.

Venons à présent à leurs flûtes ; & pour répondre à tout le mal que Callimaque en a dit, appliquons ici le raisonnement que nous lui avons déjà opposé en parlant de la Lyre ; que les arts n'ayant eu que de foibles commencemens, il y auroit de l'injustice à en juger sur le pié où ils étoient au sortir des mains de l'inventeur. A la bonne-heure que Marsias n'ait donné que quatre trous à la flûte, & qu'elle ait été dans ces commencemens aussi simple qu'on la voit dans quelques bas-reliefs sur lesquels Callimaque s'est fondé : mais de supposer qu'elle ne s'est point perfectionnée depuis, c'est une mauvaise foi contre laquelle toute l'Antiquité réclamera. Horace * entre-

* Art Poétique. *Simplex tenuisque foramine*
p. 110

autres nous assure que de simple qu'elle étoit, elle fut augmentée de plusieurs tons; & cette augmentation est si certaine, que tous les Poètes lui ont donné depuis l'épithète de *multifora* (percée en plusieurs endroits) car au commencement elle ne pouvoit servir qu'à un mode : de sorte que quand on en vouloit changer, il falloit changer de flûte. Mais on lui donna dans la suite assés d'étendue pour pouvoir fournir une aussi grande variété de sons que les instrumens à cordes les plus composés, sans quoi Platon n'auroit pû comparer le polychorde à la flûte, comme il a fait dans le passage que nous avons cité.

A la vérité cette augmentation ne se doit entendre que du *Mónaulos* ou flûte unique *, dont on jouoit comme on joue des nôtres avec les deux mains : car pour le *Zeugos* ou flûtes conjointes, de chacune des-

Aspirans & adesse choris erat utilis. vers 203.

Ovide Métamorphoses, l. 12. Sénèque dans l'Agamemnon. Sidonius Apollinaris, l. 4. Avienus. Apulée.

* Pausanias. p. 291.

Pollux, l. 4. c. 9.

quelles on ne pouvoit jouer que d'une main , il est certain qu'elles n'ont jamais eu chacune plus de quatre trous , ainsi que Callimaque l'a remarqué. Mais il devoit ajouter que comme on jouoit de toutes les deux à la fois , elles avoient au moins autant d'étendue que la nôtre ; puisque , selon Varron * , l'une (savoir la *gauche*) accompagnoit , tandis que la droite jouoit le sujet. Cela seul devoit , ce me semble , leur sauver la comparaison qu'on en a fait avec la flûte du tambour de basque.

On les apelloit droite & gauche , selon la main & le côté de la bouche dont on en jouoit : mais puisque je suis en train de dessiner , continua-t-il , voulez-vous que je vous fasse voir la différence de toutes ces flûtes d'après quelques monumens anciens ?

Nous l'en priâmes : & tandis qu'il travailloit ; ne seroit-ce pas , dit Callimaque , servir Théagène à souhait , que de lui demander l'explication de ces flûtes *égales* & *inégaes* , qui ont pensé faire tour-

* Varron , de la Répub. Rom. l. 1. c. 1.

60 SUR LA MUSIQUE
ner la tête à tant de Savans ?

Croyez-vous , répondit-il , sans discontinuer son travail , que je me pique de l'avoir meilleure qu'eux , & que je me sois opiniâtré à entendre ce que tant de grands hommes n'ont point entendu ? Je me suis contenté de retenir là-dessus ce qu'ils ont dit de plus vraisemblable , dont je vous ferai part si vous le voulez.

Scaliger * prétend que quand on jouoit de la gauche & de la droite tout-à-la-fois , cela s'appelloit *jouer avec les flûtes égales* ; & *avec les inégales* quand on ne jouoit que de la droite. Mais je ne saurois comprendre qu'avec des flûtes ainsi jointes & faites pour être embouchées tout-à-la-fois , on jouât de l'une sans jouer de l'autre : car ne voulant jouer que de l'une des deux , pourquoi ne pas prendre la flûte unique qui se tient avec les deux mains , plutôt que de se gêner à tenir deux flûtes , dont l'une en ce cas-là est inutile , & dont l'autre ne laisse de jeu qu'à une seule main ?

J'aimerois donc mieux dire avec

* Livre I. c. 20. de sa poétique.

Manuce (a) que les égales sont celles dont la gauche & la droite ont autant de trous l'une que l'autre , & ne diffèrent qu'en ce que la première rend des sons graves, & la seconde des sons aigus ; que les inégales au contraire sont celles dont la gauche a des tons graves & des tons aigus, au lieu que la droite n'en a que d'aigus. Cette explication a du moins cet avantage , qu'elle suppose ce qu'il y a de plus vraisemblable , savoir que toutes flûtes conjointes , les inégales aussi-bien que les égales , étoient composées d'une droite & d'une gauche , de l'une desquelles on ne jouoit jamais sans l'autre.

Manuce prétend encore que les égales étoient les mêmes que les *Sarranes* , & les inégales les mêmes que les *Phrygiennes* , parce que l'on observe que le mot *sarranes* ne se trouve jamais avec l'épithète inégales , ni le mot *Phrygiennes* (b) avec égales : en sorte que quand il

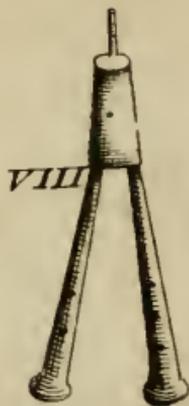
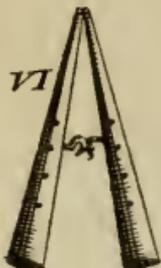
(a) Alde fils de Paul. Epit. 4. du livre 2.

(b) Servius sur ces mots de Virgile , *Eisorem dat tibia cantum* , l'explique selon la nature des flûtes Phrygiennes.

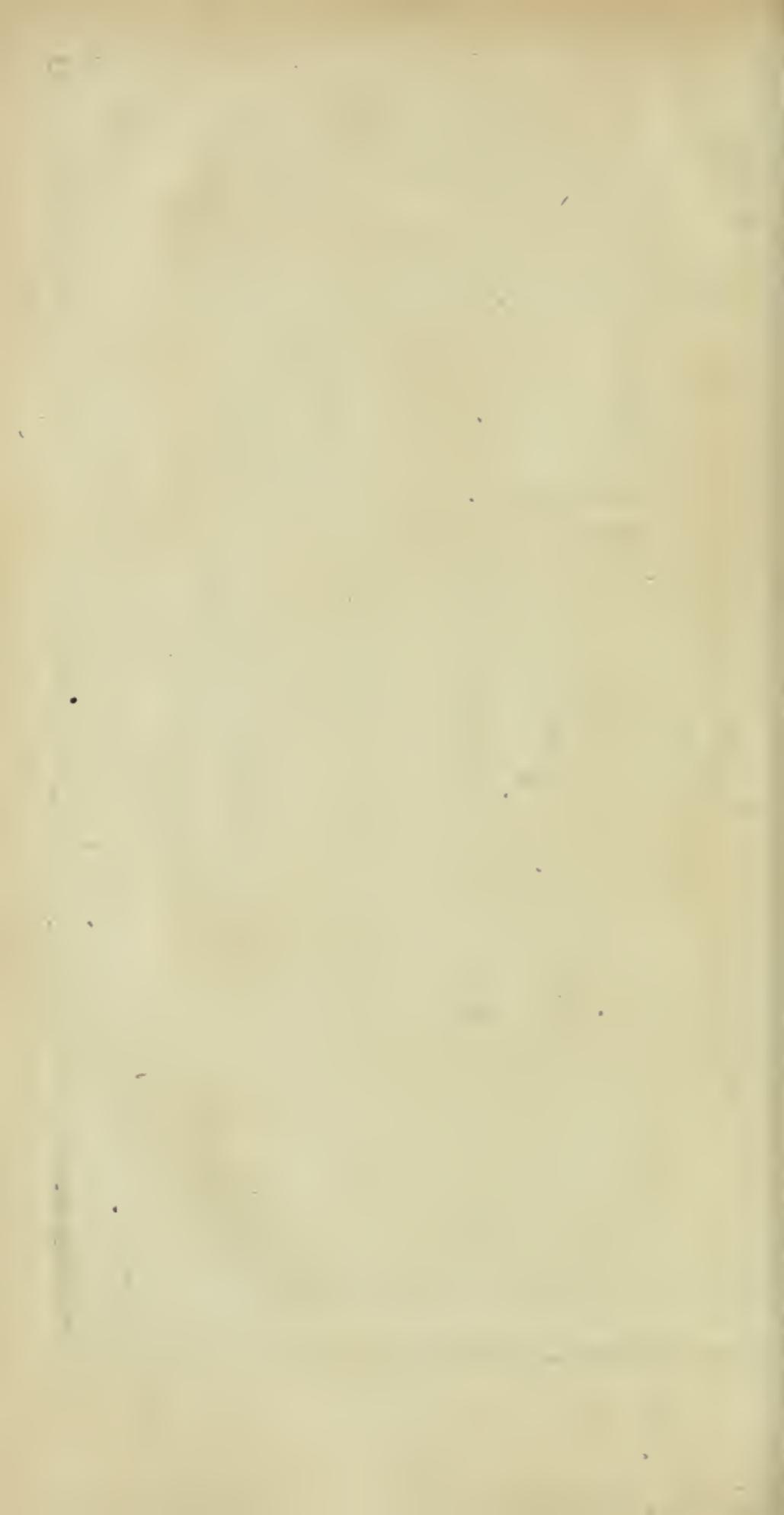
est dit de certaines Comédies de Térence (de l'*Andrienne* par exemple) qu'elle fut jouée avec les flûtes égales, droites & gauches, & des *Adelphes* du même Poëte qu'elle fut jouée avec les sarranes, cela veut dire qu'elles furent jouées l'une & l'autre avec les flûtes conjointes, dont la droite avoit autant de tons aigus que la gauche en avoit de graves. Mais dans le *Phormion* qui fut joué avec les inégales, il faut entendre avec les Phrygiennes ou flûtes conjointes, dont la gauche avoit des tons graves & aigus, pendant que la droite n'en avoit que d'aigus.

Il y a une troisième explication que, par déférence pour la savante interprète de Térence *, je préférerois aux deux autres, si ce n'étoit la nécessité où cette opinion me jetteroit de supposer, premièrement que le titre de l'*Andrienne* est corrompu, & en second lieu qu'on se donnoit quelquefois la peine de tenir deux flûtes conjointes pour ne jouer que de l'une des deux, ce qui (n'en déplaît à Donat) ne me

* Madame Dacier.



- I. Monaulos ou Flûte unique
- II. Autre espece de Flûte unique
- III. Zeugos ou Flûtes conjointes
- IV. Bande ou courroye dont on serroit les joues pour se rendre maître de son haleine
- V. Flûtes conjointes égales
- VI. autre espece de Flûtes conjointes égales
- VII. Flûtes conjointes inégales
- VIII. autre espece de Flûtes conjointes inégales



paroît nullement vraisemblable. Comme l'explication dont il s'agit , se trouve dans un ouvrage (a) qu'on relit sans cesse, vous me dispenserez sans doute de la rapporter ici : & vous m'en dispenserez d'autant plus volontiers , que probablement vous n'êtes pas à vous repentir de m'avoir engagé dans une discussion aussi abstraite. Il vaut donc mieux tâcher de vous délasser par des figures , ajouta-t-il , en nous montrant celles qui suivent. (b)

Je voudrois bien qu'on proposât à nos plus grands Maîtres, poursuivit Théagène , d'emboucher ainsi deux flûtes à la fois : je suis sûr qu'ils ne s'y exposeroient pas.

Il n'y auroit pas de quoi s'en étonner , puisqu'ils n'y sont pas accoutumés, répondit Callimaque : & à quoi bon se brider ainsi le visage pour rien ? Est-ce que deux flûtes embouchées par deux personnes différentes à la manière ordinaire, ne feroient pas autant ou plus d'effet ?

Il faut croire cependant , répli-

(a) Le Térence de Madame Dacier.

(b) Voyez la planche VII.

qua Théagène, qu'ils avoient leurs raisons pour en user autrement : car quelle apparence qu'ils se fussent assujettis à un usage aussi incommode & aussi difficile, sur-tout ayant dans leurs chœurs des Musiciens de reste, s'ils n'avoient éprouvé que deux flûtes jouées par différens hommes, ne font jamais si bien d'accord que quand c'est un seul qui en joue ? De même qu'un homme en chantant s'accompagne soi-même avec beaucoup plus de justesse qu'un autre ne le pourroit faire. Mais, outre cela, n'est-ce rien à votre avis qu'une flûte qui s'accompagne elle-même ; & que ne donneroient point nos Descoteaux & nos Philberts * par exemple, pour pouvoir jouer tout seuls sur leurs instrumens deux parties à la fois ?

Nous avons observé en général, à propos des instrumens à cordes, qu'ils en avoient plusieurs dont nous ne connoissons que le nom : nous pouvons dire la même chose au sujet de leurs flûtes. On les distinguoit non-seulement en *uniques* & en *conjointes*, comme nous venons

* Faire eux joueurs d'instrumens.

de le voir, mais encore tantôt en longues, en moyennes & en courtes, tantôt en droites & en courbes. Les droites étoient l'*Aulos* des Grecs, ou la *Tibia* des Latins, la *Syrinx* de ceux-là ou la flûte de ceux-ci, qui sont plusieurs tubes inégaux joints ensemble, le *plagiaux* dont le son étoit aigu, & qui a peut-être donné le nom à notre flageolet, la *Gangre*, l'orgue ordinaire, l'orgue hydraulique, qui n'est autre chose que ce que nous appellons dans notre orgue le *chant du Rossignol*, où les bouillons agités par le vent, imitent le ramage de cet oiseau; & combien, outre cela, d'autres espèces de flûtes, dont nous ignorons la forme & l'usage ?

Il résulte donc de ce que nous venons de dire, qu'en fait d'instrumens à vent ou à cordes, non-seulement nous n'en avons aucun que nous ne leur devions, mais qu'ils en avoient peut-être encore dont nous n'avons pas hérité.

On peut mettre en ce rang ces vases d'airain dont Vitruve * nous fait la description, par le moyen des-

* L. 5. c. 5.

quels la voix des Acteurs retentiffoit, & se faisoit entendre distinctement de tout le Peuple; quoique dans un théâtre découvert & quatre ou cinq fois plus spacieux que les nôtres. Ces vases étoient au nombre de vingt-huit placés dans autant de petites cellules entre les rangs des Spectateurs & vis-à-vis des Acteurs, afin qu'il n'y eût pas un ton, qui partant de la scène, ne rencontrât son vase à l'unisson, & ne fût renvoyé & augmenté par cette espèce d'écho. Ce seul exemple devoit suffire pour faire voir jusqu'où ils ont porté l'intelligence des proportions musicales, & en même tems combien ils nous surpassoient, non-seulement en génie, mais en exécution; puisque dans des choses aussi essentielles à la commodité publique, nous ne saurions même imiter les inventions qu'ils nous ont transmises dans leurs écrits.

Il me semble que me voilà quitte & au-delà de ce que je vous avois promis touchant leurs instrumens de Musique. Il est tems à présent d'en venir à ce qu'il y a de plus essentiel dans notre dispute, & de

vous faire voir combien ils nous surpassoient dans la composition & dans l'exécution du chant.

Premièrement, du côté de l'expression.

Avant que d'aller plus loin, interrompit Leontium, souffrez que je vous fasse encore quelques questions; & que je vous demande s'ils connoissoient la mesure.

Il n'en faut pas douter, repartit Théagène : & c'est ce qui s'appelloit *rhythme* (a), lequel avoit un usage encore plus étendu que notre mesure, puisqu'il servoit à régler, non-seulement la vitesse & la lenteur du chant & de la danse, mais encore ce qu'on appelle le nombre dans les vers, dont chaque syllabe avoit sa quantité marquée qu'on étoit obligé d'observer, je veux dire, sa longueur & sa brièveté : & c'est de là qu'écrire en vers & chanter (b), vouloit dire la même chose.

(a) Plar. de la Répub. & des Loix.

(b) Chanter se disoit aussi pour lire des vers; & c'est en ce sens que le jeune C. César (Caligula) reprenant quelqu'un qui en lisoit en sa présence, lui dit : *Si cantas, malè cantas : Si legis, cantas.* Si vous pensez lire des vers,

Nous nous servons à leur exemple de la même expression dans nos Poésies ; mais je ne fais si nous sommes en droit de le faire , nous qui dans chaque pièce employons indifféremment des longues & des brèves, & qui faisons consister toute la mesure dans un certain nombre de syllabes : en sorte qu'un vers nous paroît égal , soit qu'il ait douze syllabes brèves , soit qu'il en ait douze longues , au lieu que selon les règles & au jugement d'une oreille délicate , deux brèves n'ont que la valeur d'une longue. Vous m'avouerez que cette négligence ne nous fait guère d'honneur. Il est vrai que nous avons tâché d'y suppléer par la rime , qui en effet tire son nom du rythme dont elle a pris la place : mais il s'en faut bien qu'elle contribue autant à l'harmonie que cette mesure observée si religieusement par les Grecs & par les Latins ; qui marquant la cadence de chaque pié, la faisoient sentir dans toute l'étendue du vers.

Revenons à leur Musique , reprit vous lisez mal ; si vous lisez de la prose , vous lisez mal encore. L. Quintil. 8.

alors Leontium. Puisqu'ils ont été si loin en fait d'harmonie, qui les empêchoit donc de jouer plusieurs parties à la fois, & d'où vient qu'il est établi qu'ils ignoroient entièrement les accords ?

Je ne sache, répondit Théagène, que deux ennemis déclarés des Anciens qui ayent osé l'avancer. » Il est constant « , dit l'Auteur (a) du Parallèle par la bouche de son Abbé, que la Musique des Anciens ne consistoit que dans un seul chant, & qu'elle n'a jamais connu ce que c'est qu'une basse, qu'une taille & qu'une haute-contre. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à lire le Traité que N. (b) de l'Académie des Sciences a composé sur ce sujet. «

Un ton si décisif, continua Théagène, auroit dû, ce semble, réveiller les Critiques : mais parce qu'apparemment ils ont jugé qu'il importoit peu que le Public fût détrompé sur

(a) Perrault, Parallèle des Anciens & des Modernes.

(b) C'est apparemment M. Sauveur, (Auteur du système général des intervalles des sons) que Perrault a voulu désigner. Voyez les Mém. de l'Académie des Sciences, tom. 3.

une matière aussi indifférente, cette erreur de fait s'est établie faute de quelqu'un qui se soit voulu donner la peine de la combattre. Heureusement il n'en est pas de même de quelques erreurs de goût répandues dans le même dialogue, & qui ont paru d'autant plus dignes d'être relevées, qu'elles attaquoient les deux Poètes de l'Antiquité les plus célèbres, & communément les moins entendus, Homère & Pindare.

Il seroit à souhaiter que le redoutable défenseur * qu'ils ont trouvé, & qui ne dédaigne aucune occasion d'instruire son siècle, après l'avoir illustré par tant de chef-d'œuvres, eût eu le loisir de continuer ses réflexions contre un Ouvrage, qui malgré le mépris qu'en ont fait les Savans, n'a pas laissé d'imposer au Public. Sous prétexte de venger Cicéron; Virgile & plusieurs autres, comme il a déjà vengé Homère & Pindare, il nous donneroit une Poétique & une Rhétorique composées des préceptes les plus sûrs, & des plus beaux exemples tirés

* Despreaux vivoit encore : il n'est mort qu'au mois de Mars 1711.

pour la plûpart des mêmes endroits que son adverfaire a voulu décrier. En un mot , nous y verrions le bon goût réduit en art : & alors ne faudroit-il pas benir l'Auteur qui auroit donné lieu à une si excellente réponse ?

Vous pardonneriez , sans doute , cette digression au regret que laissent naturellement des Ouvrages de cette utilité , quand ils ne sont pas achevés. Mais pour revenir à notre sujet ; s'il étoit question de faire voir combien on a tort de décider que les Anciens ignoroient l'art d'accorder plusieurs parties différentes , rien ne seroit plus aisé.

Macrobe * parlant des symphonies, en rapporte cinq espèces, dans lesquelles , dit-il , le grave est tellement d'accord avec l'aigu , que quoique différens , ils vont frapper l'oreille comme s'ils ne formoient qu'un même son.

Ptolomée , si célèbre par son système , & l'un des anciens Auteurs qui ont traité de l'harmonique , faisant la description du monochor-

* Dans son Commentaire sur le Songe de Scipion.

de * que je vous ai montré, loue cet instrument par rapport à la Musique spéculative, comme étant très-propre par sa simplicité à faire connoître la valeur & la distance des sons : mais il le trouve très-ingrat & très-défectueux dans la pratique & dans l'exécution. Car, dit-il, comme on ne peut le toucher que d'une main (parce que l'autre est occupée à faire courir le chevalet sous la chorde) il arrive qu'on ne fauroit en même tems en tirer plusieurs sons éloignés, une seule main ne pouvant frapper deux endroits de la chorde tout-à-la-fois : de forte, ajoute-t-il, qu'il n'y a ni consonance, ni accompagnement, ni concours, ni complication de tons, en quoi consiste tout l'artifice de la main.

Si des consonances, des accompagnemens, des concours, des complications de tons ne font pas des accords, qu'on me dise donc ce que c'est. Voilà qui est bien, me direz-vous, pour les accords de plusieurs sons dans un même instrument: mais

* Dans l'un de ses trois Livres de l'harmonique.

à l'égard des chants continus, en accorderoient-ils de différens? Vous allez être fatigué.

Dans les flûtes conjointes que je vous ai montrées, la droite & la gauche étoient des instrumens différens: cependant, selon Varron, comme je vous l'ai dit, celle-ci accompagnoit l'autre; c'étoient donc deux chants continus qui étoient différens. Mais voici qui est encore sans réplique: Ne voyez-vous pas, dit Sénèque (a), de combien de voix le chœur est composé? Il y a des basses, des dessus, des moyennes, des hommes, des femmes, & des flûtes encore outre cela; cependant on ne démêle aucune de ces voix en particulier, parce qu'elles sont confondues les unes avec les autres, mais on les entend toutes.

Enfin Platon, prescrivant la manière dont les enfans devoient être élevés dans sa République (b), ordonne entre autres choses de les appliquer à la Musique pendant trois ans. Mais il leur défend l'usage des différentes parties dans les accom-

(a) Epître 84.

(b) Dans le Liv. 7. du Traité des Loix.

pagnemens, & veut qu'on ne joue jamais autre chose sur la Lyre que ce que la voix chante. La raison qu'il en apporte, est que le mélange du grave & de l'aigu, du dessus & de la basse, & la contrariété des mouvemens, c'est-à-dire, des mesures, peut embarrasser l'esprit d'un jeune-homme qui n'a que trois ans à donner à la Musique.

On connoissoit donc du tems de Platon, l'art d'accorder non-seulement plusieurs sons, mais encore plusieurs chants continus, quoique contraires entr'eux, puisqu'il en défend l'usage aux enfans comme d'une chose qui leur rendroit l'étude de la Musique trop difficile.

L'Interprète de Vitruve *, dit alors Callimaque, ne manqueroit pas de vous répondre que ce mélange du dessus & de la basse, prouve tout au plus qu'ils montoient quelquefois la Lyre à la quinte ou à l'octave de la voix, ce qui ne peut pas proprement s'appeller un accord de différentes parties, puisque ce sont toujours des tons d'une même espèce.

Je fais bien, repartit Théagène ;

* Perrault, frere de l'Auteur du Parallèle.

que c'est l'unique sorte de confiance que ce partisan des Modernes accorde aux Anciens ; encore croit-il leur faire grace : mais vous m'avouerez qu'il n'apporte sur cela aucune preuve, & qu'il faut même qu'il n'ait jamais fait d'attention au passage que je viens de citer. Car comment est-ce qu'un instrument monté simplement à l'octave, pourroit rendre l'étude du chant si difficile ? Et d'ailleurs la contrariété des mesures dont Platon parle ici, peut-elle se rencontrer autre part qu'entre des parties tout-à-fait différentes ? Non certainement, & cela me paroît décisif contre une conjecture aussi légèrement hasardée.

Maintenant si vous voulez savoir, continua Théagène, ce qui l'a induit en erreur, je vais vous l'expliquer en vous parlant de l'expression.

Il est certain que dans la Musique vocale, les Anciens préféroient le chant simple au chant composé, & que, hors la Musique instrumentale, ils n'employoient celui-ci que très-rarement. Pourquoi, demande Aristote *, sommes-nous plus touchés

* Dans ses Problèmes, sect. 19.

76 SUR LA MUSIQUE
d'une voix accompagnée d'une seule flûte ou d'une seule Lyre, que si elle étoit accompagnée de plusieurs? C'est, répond-il, que la quantité d'instrumens offusque le chant, & empêche qu'il ne soit distinctement entendu.

Il semble donc qu'on a été en droit de conclure de ce raisonnement d'Aristote qu'ils bannissoient aussi la multiplicité des parties; puisqu'elle n'est pas moins contraire à la netteté du chant, que le bruit qui résulte de plusieurs instrumens: mais il falloit ajouter que c'étoit par choix & par goût, & non par ignorance qu'ils la bannissoient; puisqu'ils ne s'en faisoient pas une règle si générale, qu'ils ne s'en départissent en quelques occasions en faveur de l'harmonie: ce qui arrivoit sur-tout dans la Musique instrumentale (témoin leurs flûtes conjointes) & même quelquefois dans la Musique vocale, quand c'étoient plusieurs personnes qui parloient à la fois, comme dans les Chœurs, ainsi que Sénèque le dit formellement.

Moyennant ces restrictions, qui

ne font pas peu considérables, nous ferions tous d'accord : car on doit convenir (& il s'en faut bien que par-là on rabaisse le goût des Anciens) on doit, dis-je, convenir que songeant bien plus à l'expression qu'à l'harmonie, & à exciter les passions qu'à chatouiller l'oreille, ils évitoient avec un soin infini tout ce qui peut apporter de la confusion dans le chant des paroles ; lequel en effet ne sauroit être trop simple dès qu'on veut qu'il imite nos sentimens, & qu'il paroisse dicté par la nature.

C'est à quoi nous manquons, quand nous faisons chanter par trois personnes des paroles qui ne se disent qu'au nom d'une seule, sans faire réflexion combien il est peu naturel de donner à chaque syllabe que prononce un amant qui se plaint, trois tons différens tout-à-la-fois, comme dans cette chanson à trois parties.

Si c'est un mal dangereux que l'amour,

Hélas j'en veux perdre la vie,

Hélas j'en veux perdre le jour.

Certainement les Anciens auroient été peu touchés d'une harmonie si mal placée, & qui semble n'être faite que pour donner un démenti aux paroles.

Pour vous faire sentir encore mieux combien ils avoient à cœur l'expression : d'où vient à votre avis que les Poètes, non seulement les Lyriques comme Pindare, mais les Tragiques comme Sophocle, composoient eux-mêmes la Musique de leurs vers ? sinon parce que la Musique étant une seconde image des pensées & des sentimens, nul autre que le Poète n'auroit pû entrer aussi-bien que lui dans son esprit, ni trouver des tons aussi convenables aux mouvemens qu'il vouloit exciter. De la même manière qu'il est plus propre que personne à bien faire déclamer ses vers, & à donner à l'Acteur le ton véritable & naturel des sentimens qu'il veut faire passer dans l'ame de ses Auditeurs : car au fond la Musique faite sur des paroles, n'étoit autre chose (comme elle le devrait être encore) qu'une déclamation chargée & ornée par l'harmonie ; enforte que les tons

de l'une & de l'autre ne différent qu'en ce qu'ils font portés avec plus ou moins de force, & avec plus ou moins d'agrémens : or vous m'avouerez que ce n'est que par cette fidélité à imiter la déclamation, (comme la déclamation doit imiter le sens des paroles) que le chant peut parvenir à toucher les passions.

Il est donc aisé de comprendre que faisant leur principale étude de l'expression, ils y ayent tout autrement réussi que nous, qui la négligeons souvent pour le vain plaisir des oreilles, & pour une mélodie qui ne dit rien à l'esprit.

Mais un autre avantage dont il y a long-tems que j'ai envie de vous entretenir, c'est la délicatesse de leur chant. Un ton nous paroît quelque chose de si simple, qu'il semble d'abord qu'on ne le puisse tout-à-plus diviser qu'en deux ; cependant ils le divisoient en trois, & même en quatre : or nous ne saurions atteindre à ces deux dernières diminutions.

Du consentement de tout le monde ils avoient trois genres de Musique, le *diatonique*, le *chromatique*, &

l'enharmónique : le diatonique , qui n'alloit que jusqu'à un demi-ton ; le chromatique , qui consistoit. (ainsi que le nom le porte) à démêler plusieurs nuances entre deux tons qui se suivent , comme entre deux couleurs voisines , & qui en effet démêloit trois différences dans chaque ton entier ; & enfin l'enharmónique qui en demandoit jusqu'à quatre.

De ces trois genres , le chromatique s'est perdu il y a long-tems , faute de voix & de mains pour l'exécuter ; à plus forte raison l'enharmónique , qui demandoit encore une plus grande délicatesse dans l'organe : en sorte qu'il ne nous reste que le plus grossier , qui est le genre diatonique , où l'on ne connoît point de diminution au-delà du demi-ton , appelé à cause de cela diésé-diatonique , pour le distinguer des diésé-chromatique & enharmónique , qui étoient des tiers & des quarts de tons. Ne conviendrez-vous pas que ce seul avantage devroit finir notre dispute , & décider en faveur de la Musique ancienne contre la nôtre ?

Que sera-ce donc , si à la délicatesse

du chant vous ajoutez la variété ? Elle étoit telle , qu'au lieu que nous n'avons que deux modes (le *b-quarre* & le *b-mol*) ils en avoient jusqu'à quinze ? Le *lydien* , l'*ionien* , le *phrygien* , le *dorien* , le *mixo-lydien* , le *lydien aigu* &c : & combien en effet faloit-il qu'ils en eussent pour exprimer sur une Lyre , par exemple , tant de choses différentes ? Car il est certain , comme vous l'aller voir , qu'ils faisoient dire à cet instrument tout ce que la parole peut exprimer.

J'ai dit que Platon bannit le polychorde de sa République , & n'admit que l'ancienne Lyre. Immédiatement avant le passage que j'ai cité là - dessus * , il établit que le chant consiste en paroles , en musique , & en mesures ; que ces deux dernières doivent suivre & obéir , parce qu'elles ne sont qu'une seconde expression ajoutée aux paroles ; qu'ainsi ayant banni toutes les paroles lugubres & plaintives , on doit aussi bannir les harmonies qui y répondent , telles que les modes mixolydien , le lydien aigu , & autres.

* Au troisième Liv. de la Répub.

semblables, qui sont indignes non-seulement d'un homme, mais d'une femme bien élevée; qu'ayant encore banni les paroles dissolues & effeminées, on doit par la même raison rejeter les modes lydien & ionien, & tous ceux que l'on employe dans les festins pour inspirer la licence & la mollesse : en sorte qu'il ne restoit plus que les modes dorien & phrygien, qui étoient aussi les seuls qu'il permît, ce qui doit s'étendre à tous les autres modes mixtes qui participent de ces deux-là. L'un, ajoute-t-il, servira pour exprimer la force, & l'autre, la tempérance; l'un, pour imiter le courage & l'intrépidité avec laquelle on affronte la mort, les dangers & les disgraces; l'autre, pour représenter la modération d'un homme qui se possède dans la prospérité, & les différentes dispositions où l'on est, soit qu'on fasse des prières aux Dieux, ou des demandes aux hommes, soit qu'on accorde, ou qu'on refuse, soit que l'on conseille, ou que l'on persuade. Remarquez, je vous prie, combien de choses différentes Platon donne à exprimer à une Lyre.

Si, par imiter les différentes dispositions de l'ame, répondit Callimaque, Platon entend en général faire des chants convenables au sujet que l'on traite, & éviter toute contradiction entre les airs & les paroles (ne pas appliquer, par exemple, à un hymne, qui doit être grave, une musique molle & effeminée) à la bonne-heure : mais s'il prétend que le chant n'est pas moins varié que le discours, & qu'il peut être affés expressif pour donner tout seul à connoître nos sentimens, nos pensées, & les moindres différences qui les distinguent ; en verité Platon se moque de nous, & son Musicien est aussi chimérique que sa République.

Traitez donc aussi, répliqua Théagène, Cicéron de visionnaire (a) ; puisqu'il dit que ceux qui ont un grand usage de la Musique, connoissent, dès que les flûtes préludent, quelle est la pièce nouvelle que l'on va jouer, & disent sans s'y méprendre, c'est *Antiope*, ou *Andromaque*. (b)

(a) Au 4. Livre des Questions Académ.

(b) La première de ces Tragédies est de Pacuvius : la seconde est d'Ennius.

Je ne traiterai point Cicéron de visionnaire, repartit Callimaque: mais il faut nécessairement l'expliquer, si l'on veut lui faire dire quelque chose de raisonnable. Dans l'Antiope, où l'Heroïne est une Amazone, les flûtes préludoient apparemment sur le mode dorien; dans l'Andromaque, qui est un sujet triste, on préludoit sur le lydien-mixte: ces deux modes étant entiers differens; le premier, qui convenoit à une Heroïne guerriere, annonçoit, non pas en particulier l'Antiope, mais quelque pièce semblable; & le second faisoit aussi conjecturer qu'on alloit jouer quelque Tragédie du caractère de l'Andromaque: c'est tout ce qu'en général on pouvoit connoître par ces sortes de préludes, & je veux croire pour l'honneur de Cicéron, que c'est aussi ce qu'il a voulu dire.

Vous ne prenez pas garde, interrompit Théagène, que le discernement dont parle Cicéron, suppose une grande connoissance de la Musique; & que celui dont vous parlez est si peu de chose, que tout le monde en seroit capable.

Tant pis pour Cicéron, répondit Callimaque, s'il m'ôte le moyen de lui sauver une absurdité : car, de dire que le chant pris séparément, puisse affés caractériser une Tragédie pour la distinguer d'une autre qui sera d'une espèce semblable, pour faire dire à point-nommé, c'est Antiope & non Talestris (a), c'est Andromaque & non Polixène, de prétendre (comme Platon semble le dire) qu'avec une Lyre on puisse si bien représenter les sentimens & les pensées, que l'Auditeur soit à portée de les deviner & de les distinguer; en un mot, qu'un Musicien chante une demande ou une prière, qu'il peigne par les seuls sons de la musique un consentement ou un refus, un conseil ou une persuasion, c'est quelque chose à-peu-près d'aussi raisonnable que le portrait des idées de Platon tiré au naturel, dont Panurge (b), si je ne me trompe,

(a) Il n'y a point eu de Tragédies latines intitulées, soit Talestris, soit Polixène. On a seulement voulu désigner des sujets à-peu-près semblables à ceux de l'Antiope ou de l'Andromaque.

(b) Ce n'est point Panurge, c'est Epistemon. Rabelais, l. 4. c. 2.

fit emplette à la foire de *nulle-part* : & je ne voudrois pas même jurer que par cette plaisanterie , où l'on a cherché tout ce qu'il y a de plus impossible à représenter par des couleurs , on n'ait pas voulu se moquer de ce que ce même Philosophe veut qu'on représente par de simples sons.

Je crois , sans lui manquer de respect , dit alors Leontium , que tout ce qu'on peut dire en sa faveur , est qu'à force de vouloir chercher une Musique parfaite , il nous a donné l'idée d'une Musique qui ne se trouve point parmi les hommes. Et en effet s'il a été obligé , comme je l'entends dire , d'aller chercher des citoyens dans le Ciel pour peupler sa République , il ne lui en aura pas coûté davantage d'y prendre tout d'un tems ses Musiciens.

Je fais , répliqua Théagène , tout ce qu'on lui reproche touchant sa République : mais est-il bien décidé qu'elle soit une de ces spéculations qui ne peuvent se réduire en pratique ? Qu'on élève des enfans de la manière qu'il le prescrit , on en fera infailliblement des citoyens tels qu'il les demande : & que cette

éducation ne soit pas une pure chimère , l'exemple des Lacedémoniens semble le prouver ; puisqu'il n'y auroit qu'à ajouter ou à retrancher quelque chose à la manière dont ils élevoient les leurs , pour faire de cette chimère prétendue une chose très-possible. Mais ce raisonnement nous meneroit trop loin ; & il importe peu d'ailleurs à la question dont il s'agit , que la République de Platon soit une idée , pourvu que la Musique dont il parle , ait été réelle. On n'a qu'à le lire , pour se convaincre qu'il en parle en effet sur le pié où elle étoit de son tems ; puisqu'il entreprend de la réformer , & qu'ayant distingué plusieurs sortes d'harmonies , il retient celles qui conviennent au gouvernement qu'il propose , & qu'il bannit toutes les autres : de la même manière qu'ayant examiné les différentes espèces de Poésies qui étoient alors en usage chés les Athéniens , il admet celles que l'on employoit à chanter des hymnes à la louange des Dieux , ou des fables dont on se servoit pour former les mœurs , & qu'il proscriit toutes celles qui

88 SUR LA MUSIQUE
peuvent ou donner une fausse idée de la Divinité, comme les Poèmes d'Homere, ou troubler l'ame en excitant les passions, comme les Tragédies. Rien de moins imaginaire, comme vous voyez, que la Poësie sur laquelle il raisonne ainsi. Il ne dit donc rien non plus de la Musique qui ne fût vrai & reconnu, quand il lui donne tant de choses à exprimer.

Mais quand cet endroit de Platon ne prouveroit pas que la Musique ancienne eût pû atteindre à la variété du discours, il est certain du moins, & cela me suffit, qu'elle en approchoit infiniment plus que la nôtre : car encore une fois, à quoi auroit servi ce grand nombre de modes differens dont tous les Auteurs font mention, & dont nous ignorons l'usage ? Et après tout en quoi leurs Musiciens seroient-ils plus incompréhensibles que leurs Pantomimes, qui comme le mot le porte*, exprimoient tout ce qu'ils vouloient par des gestes, & représentoient des pièces entieres sans parler ; mais si

* παρ' tout, Μίμησις imitatur.

bien caractérisées, qu'on distinguoit deux actions d'une même espèce, & qu'en voyant représenter, par exemple, un pere dévorant ses enfans, on connoissoit si c'étoit Saturne ou Thyeste ? Vous savez que le Comédien Roscius avoit fait un Livre, où il comparoit cette éloquence muette à l'éloquence de l'Orateur *, & où il tâchoit de prouver à Cicéron que cette dernière ne fournit pas plus d'expressions différentes pour représenter une chose, que l'art du Comédien fournissoit de gestes & de mouvemens divers pour la faire bien sentir.

Oui, je fais encore, reprit Callimaque, qu'on nous débite sérieuse-

* Le défi d'entre Cicéron & Roscius, consistoit de la part de celui-ci à faire voir qu'il exprimeroit en plus de façons une même pensée en variant le geste, que celui-là en variant les tours d'éloquence ou la phrase : mais il n'est dit en nul endroit, ce me semble, que Roscius eût fait un Livre pour soutenir sa prétention; du moins Macrobe n'en parle-t'il point. *Et certe satis constat contendere cum (Ciceronem) cum ipso histrione solitum; utrum ille sapius eandem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentia copiam sermone diverso pronuntiaret.* Macrobo. 2. Saturn. 10.

ment qu'un Prince de Pont * venu à Rome , demanda à Néron un de ces Pantomimes , pour pouvoir , disoit-il , se faire entendre à des nations barbares avec qui il avoit à traiter. Mais quand il n'y auroit rien à rabattre de ce récit , ne parlons point d'un art qui s'est perdu , & dont par conséquent nous ne saurions juger. Nous n'avons plus de Pantomimes : mais nous avons des Musiciens qui , ayant joint à un génie extraordinaire une étude & un exercice continuel , doivent avoir atteint la perfection de leur art : ainsi tout ce qu'ils ne peuvent exécuter , doit passer pour impossible & pour fabuleux.

C'est où je vous attendois , répartit Théagène , pour vous prouver

* Le Prince qui demanda un Pantomime pour lui servir de truchement , n'est , que je sache , nommé nulle part , & Lucien ne le nomme pas : cependant Lucien est constamment l'unique Auteur , qui dans son Dialogue de la danse , ait conté ce fait. Tout ce qu'on en peut conjecturer , est qu'apparemment ce Prince de Pont avoit accompagné Tiridate dans le voyage que ce dernier fit à Rome , lorsqu'au rapport de Tacite & de Suétone , il y vint recevoir des mains de Néron le diadème d'Arménie.

par de nouvelles raisons combien on a tort de vouloir toujours juger de ces tems-là par rapport au nôtre ; de ces tems-là , où l'on apprenoit à chanter aussi-tôt qu'à lire, où l'ignorance du chant étoit un préjugé d'une mauvaise éducation , où les plus grands hommes y donnoient une partie de leur tems , & où enfin la Musique aussi-bien que le reste des beaux arts, étoient sur le pié des connoissances les plus relevées , jusqu'à égaler en estime & en considération la science de la Guerre & du Gouvernement. Ce sont-là des faits si connus , que vous pourriez bien si vous le vouliez , m'épargner la peine de vous les prouver.

A quoi exerçoit-on le jeune Achille sur les montagnes de Thesalie ? Juvenal ne parle que du chant (a) , comme si c'étoit la seule chose que Chiron eût enseignée d'abord à son disciple. Parmi les Grecs , dit Cicéron (b) , on ne pas-

(a) Juvenal. Sat. 7. vers 210.

*Metuens virga jam grandis Achilles ,
Cantabat patriis in montibus.*

(b) 1. Des Questions Tusculan. 2.

soit point pour savant , à moins :
 qu'on ne fût chanter. » Epaminon-
 » das, continue-t-il, qui, selon moi,
 » a été le premier homme de la Gré-
 » ce , étoit encore très-habile à
 » jouer des instrumens : & Thémif-
 » tocle , ayant refusé dans un festin
 » de jouer d'une Lyre qu'on lui pré-
 » senta , donna mauvaise opinion
 » de lui , & fut regardé comme un
 » homme qui avoit été mal élevé.
 Le même Cicéron (*a*) nous a con-
 servé le nom du Maître de Musique
 de Socrate ; & Plutarque nous ra-
 porte (*b*) que Platon l'avoit apprise
 sous les deux plus grands hommes
 de son tems. De sorte qu'il n'y avoit
 point d'usage parmi eux plus gé-
 néralement établi que l'étude du
 chant , & que la Grèce alors étoit
 un Peuple de Musiciens :

Croira-t-on donc qu'un art , dans
 le tems que tout le monde s'y exer-
 çoit , & qu'il étoit si fort relevé par
 le mérite de ceux qui s'en mêloient ,
 n'ait pas été porté plus loin que
 quand il est devenu le métier de
 quelques particuliers ? Croira-t-on

(*a*) 9. Des Epit. famil. 22.

(*b*) Traité de la Musique.

que l'émulation , qui est la véritable nourrice des sciences, excitée comme elle le doit être alors par un si grand nombre de rivaux ; que l'avantage inestimable de n'être jugé en chantant que par des connoisseurs ; que tout cela, dis-je, ne donât pas des ouvertures extraordinaires à l'esprit , & ne fît pas trouver pour plaie, & pour toucher des routes inconnues à ceux qui , comme les Musiciens d'aujourd'hui, sont privés de tant de secours ? En effet est-on obligé parmi nous , je ne dis pas de cultiver le chant, mais même de s'y connoître ? Est-il question de Musique dans nos Ecoles ? Nos Savans , nos Magistrats, nos Généraux d'Armées s'en feroient-ils publiquement une occupation sérieuse ; & s'aviserait-on de leur reprocher , comme on fit à Themistocle , de n'avoir pas appris à jouer des instrumens ? En vérité , quand il n'y auroit que cette différence des usages des Grecs aux nôtres , il n'en faudroit pas davantage pour condamner tout parallèle entre nos Musiciens & les leurs.

Mais il y en a encore une qui n'est

pas moins décisive. Non seulement, comme nous venons de le dire, l'étude du chant faisoit partie de l'éducation des enfans, & de l'érudition des plus grands hommes, mais nous voyons de plus que ceux qui en faisoient une profession particulière, étoient souvent appelés aux plus grands emplois; témoin Ismenias (a) joueur de flûte (vous en rirez si vous voulez) Ismenias qui fut envoyé Ambassadeur en Perse, témoin le Poète Tyrtée autre joueur de flûte, lequel si heureusement pour les Lacedémoniens, leur servit de Général le jour qu'ils donnerent contre les Messéniens cette bataille dont je crois vous avoir parlé (b). Et pourquoi les Musiciens auroient-ils été exclus des honneurs, & des dignités de leur Patrie, eux qui alloient de pair avec les Peintres, les Sculpteurs, & les Orateurs les plus célèbres, pour ne point parler des Poètes qui étoient nécessairement Musiciens, comme nous l'avons vû? Or vous n'ignorez pas le rang que tenoient ces beaux arts dans la plûpart des Républiques de

(a) Elie'n, hist. diverse, l. I. c. 21.

(b) Ci-devant pag. 18.

la Grèce, où à cause de l'égalité des conditions on ne pouvoit espérer de se distinguer que par le mérite & par le savoir, & où, comme on le voit dans l'Apologie de Socrate & ailleurs, tout savoir de quelque espèce qu'il fût, étoit honoré du nom de sagesse, aussi-bien celui des Poètes & des Peintres, que celui des Philosophes & des Politiques.

C'est donc une nouvelle raison de s'étonner que, voyant combien la plûpart de ces mêmes arts, & entre-autres la Musique, ont perdu de leur considération, vous ayez voulu comparer des Mercenaires tels que nos Musiciens, à des génies excités par les plus nobles récompenses, & par la gloire qu'ils étoient sûrs d'aquerir dans leur patrie, à mesure qu'ils excelloient dans leur profession.

Souffrez que je vous rappelle à ce propos la judicieuse remarque de Cicéron *, qu'il y a je ne fais quelle alliance entre les belles disciplines, qui fait qu'elles se tiennent toutes comme par la main, & qu'elles ont toujours marché d'un pas égal vers

* Dans le Plaidoyé pour Archias 2.

la perfection ; ce qui doit sur-tout être vrai de celles qui se proposant l'imitation de la nature , sont en quelque maniere liées par cette espèce de conformité. Or certainement nous n'avons pas été aussi loin que les Anciens en fait d'Eloquence, de Poésie; de Sculpture, & d'Architecture : car (comme ce n'est pas aujourd'hui le sujet de notre dispute) vous n'aurez je crois pas de peine à en convenir. Vous conviendrez donc aussi , si la remarque de Cicéron a quelque fondement , qu'ils ont eu le même avantage sur nous en fait de Musique.

Le tems , direz-vous , nous a conservé des poèmes , des harangues , des statues , des édifices qui nous mettent à portée de juger par nous-mêmes de ce qu'ils savoient faire dans ces sortes d'arts , au lieu qu'il ne nous reste aucun de ces chants dont on publie tant de choses surprenantes. Mais quoi ! parce que les sons ne sont pas d'une nature à se conserver comme la pierre & le marbre , faut-il refuser de rendre justice à la Musique ancienne , & traiter de fables tout ce qu'on en dit ?

dit ? Vous n'avez aucun de ces tableaux d'Apelle , ni des autres Peintres dont l'Antiquité a admiré les ouvrages , la toile & la couleur n'étant pas non plus des matieres propres à se défendre contre le tems : on ne laisse pas cependant d'avoir pour la peinture des Anciens toute l'estime qu'elle mérite , parce qu'on en juge par leur poésie , par leur sculpture, & en général par l'esprit, par la noblesse & par l'expression qu'ils mettoient dans leurs ouvrages. J'employe donc le même préjugé en faveur de leur Musique, parce qu'on ne voit point par quelle raison elle seroit le seul art où ils ne nous auroient point surpassés. Au contraire il me semble que c'est celui sur lequel il devroit y avoir le moins de dispute , puisqu'il s'en faut bien que les autres aient reçu dans tous les tems d'aussi grands éloges , & qu'on leur ait attribué autant de merveilles : car tant que vous n'opposerez que votre incrédulité à des faits aussi solennellement attestés , je suis toujours en droit d'y revenir ; ils me donnent une espèce de possession dans la-

quelle , avec toutes vos raisons , vous ne sauriez me troubler , & il me semble avoir détruit jusques ici celles que vous m'avez alléguées.

Il faut donc , répondit Callimaque , croire aveuglément tout ce que vos Anciens ont dit des effets de leur Musique ? Mais ne pourriez-vous point , en faveur de ma docilité , me le faire encore comprendre ?

C'est à quoi je ne me suis point engagé , répliqua Théagène : mais quand je ne le comprendrois pas moi-même , je ne croirois nullement pour cela qu'il me fût permis d'en douter. Et n'ai-je pas satisfait à tout ce que vous pouviez exiger de moi ; quand , après avoir combattu votre incrédulité par des faits incontestables , & par des conséquences sans réplique , j'ai en quelque façon mis sous vos yeux , premierement les qualités qui rendoient la Musique d'autres fois si parfaite ; & en second lieu , les secours qu'elle avoit pour s'élever à cette perfection ! Dès-là , ce me semble , il seroit naturel de conclure , qu'on ne devoit pas même avoir besoin de savoir les effets que la Musique a produits , pour

comprendre qu'elle a été capable de les produire ; bien loin qu'il soit permis de les révoquer en doute , quand ils sont établis sur les témoignages les plus authentiques.

Mais voyons si nous ne trouverons rien de plus pour achever de vous rendre raison de ce qui vous paroît si incroyable.

Il est certain que la Musique ne nous touche qu'à proportion de notre sensibilité. Il y a tel homme pour qui l'harmonie n'est que du bruit , il y en a d'autres qu'elle transporte jusqu'à suspendre en eux le souvenir de leurs affaires & de leurs chagrins. Nous voyons des personnes qui passent de la gayeté à la mélancholie, & de la langueur à l'agitation , selon qu'il plaît au Musicien. Supposons donc des ames aussi sensibles qu'elles le peuvent être , & une Musique excellente : celle-ci fera nécessairement sur elles des impressions extraordinaires , & telles qu'elle en faisoit sur les Grecs qui , nés sous un climat tempéré & plus chaud que le nôtre , étoient tout autrement susceptibles de passions que nous ne le sommes , qui

avoient un goût plus vif, & un sentiment plus exquis pour les voluptés, & qui étoient enfin doués d'une pénétration plus subtile pour tout ce qu'ils voyoient & entendoient, parce que la nature leur avoit donné des sens plus fins, & des organes plus déliés. Ajoutez qu'étant nourris pour la plûpart dans la liberté du Gouvernement populaire, ils se livroient sans contrainte à tout ce qui pouvoit flatter leur imagination, & qu'ils n'omettoient rien de ce qui étoit capable de leur procurer du plaisir. Or quel avantage n'étoit-ce point pour un Musicien d'avoir affaire à des Auditeurs ainsi disposés ?

De forte, reprit Callimaque, que pour rendre la toute-puissance de leur Musique vraisemblable, vous êtes obligé de mettre sur le compte de ces mêmes Auditeurs une partie de l'impression qu'elle leur faisoit : & vous ne prenez pas garde que c'est autant de rabattu sur le mérite du Musicien.

Bien loin d'en rien rabattre par-là, répliqua Théagène, je prétens que cette sensibilité (qu'on ne doit

pas supposer moindre en lui que dans ses Auditeurs) ajoutoit encore un nouveau prix à son savoir.

Je suis pour Théagène , dit Leontium : la sensibilité est l'ame du chant ; & pour peu que l'on ait de goût , on la préférera toujours à la plus savante exécution , puisque celle-ci ne flatte que l'oreille , & que l'autre va droit au cœur. On peut plaire & se faire admirer avec un beau génie , avec une belle voix , & avec une main excellente ; mais on ne touche qu'autant que l'on est touché , & que l'on sent soi-même ce qu'on exprime.

Et c'est , reprit Théagène , pour avoir excellé dans cette partie , autant que pour avoir trouvé des dispositions toutes semblables dans leurs Auditeurs , que les Musiciens de l'Antiquité ont produit des effets qui nous ont laissé une si grande idée de leur art. De même je suis persuadé que si les Anciens ont donné plus de vie à leurs ouvrages de Sculpture , s'ils ont mis plus d'ame dans leur Poésie , & si leur Eloquence remuoit davantage , ce n'étoit que parce qu'ils nous surpassoient en sensibilité. I iij

Est-il possible, dit alors Callimaque, que deux ou trois degrés de plus en approchant du Soleil, mettent une si grande différence entre eux & nous, qu'il faille leur accorder à notre exclusion toutes les bonnes qualités de l'ame & de l'esprit dans un souverain degré ! Et ne craignez-vous point qu'en cela on ne vous accuse d'un peu de prévention ?

Que voulez-vous que je vous dise, répondit Théogène ? c'est un fait ; & qui est d'autant plus probable, que les Italiens, pour être nés sous un climat plus chaud que le nôtre, sont quelquefois transportés jusqu'à l'excès de certains endroits de Musique, qu'un François à côté d'eux n'écoute qu'avec indifférence. Mais, pour vous faire voir combien je suis peu prévenu en faveur des Anciens, comme vous m'en accusez, c'est que bien loin de mettre cette sensibilité au rang des qualités louables, je la tiens très-pernicieuse pour les mœurs, quand on s'y abandonne sans mesure, comme faisoient la plûpart des Grecs dans les tems dont nous parlons ; en quoi

certainement nous ne devons pas avoir regret de leur céder.

C'est-à-dire, reprit Leontium, que plutôt que de ne leur pas conférer en tout le premier rang, vous prétendez que nous ne saurions atteindre à leurs vices, non plus qu'à leurs vertus ?

Qui en doute, reprit Théagène ? il me seroit aisé de vous le prouver en détail ; mais je me bornerai à vous faire observer que des vices médiocres n'auroient pas été suffisans pour détruire ce que la vertu de tant de grands hommes avoit établi. Or quel est le vice qui a ruiné les Etats les plus florissans de la Grèce ? Cette même sensibilité & l'amour desordonné des plaisirs. Et que diriez-vous, si l'on vous faisoit voir que celui de la Musique y a eu plus de part qu'aucun autre ? Du moins est-ce la pensée de Platon *, qui avoit sans doute en vue la décadence des Grecs, lorsqu'il dit „ que toute nouveauté intro-
duite dans le chant, est suivie d'un
changement dans l'Etat, & qu'on „

* Cité par Cicéron au 3, L des Loix, n. 14.

» ne fauroit toucher aux loix de la
 » Musique , fans toucher à celles du
 » Gouvernement. Cicéron (a) dit
 la même chose , & prouve par-là le
 pouvoir que la Musique a sur nos
 ames , soit pour les fortifier , soit
 pour les amollir ; ce qui certaine-
 ment ne peut convenir qu'à des
 ames d'une autre trempe que les nô-
 tres , & tout autrement susceptibles
 de bonnes ou de mauvaises impres-
 sions. Car comment appliqueriez-
 vous aujourd'hui à la Musique cet-
 te *vertu instructive* qu'on lui attri-
 buoit anciennement (b) ? Quel pou-
 voir a-t-elle sur nous pour nous ren-
 dre meilleurs ? Quelle part lui fau-
 roit-on donner aux révolutions qui
 arrivent dans les Etats ? Avons-
 nous des loix concernant cette sor-
 te de plaisir ? Voyons-nous que
 ceux qui nous gouvernent , pren-
 nent soin , ainsi qu'on faisoit autre-
 fois , de distinguer les différentes es-
 pèces d'harmonie , pour nous re-
 commander les unes , & nous inter-
 dire les autres ? Il n'y en a aucune

(a) Liv. 2. des Loix , n. 15.

(b) Platon en divers chapitres du 8. Liv. de
 sa République.

qu'on nous conseille ou qu'on nous défende : car si l'on défend les *Opéras*, c'est comme spectacles, & non comme concerts, puisque certainement ce n'est pas la Musique qui les rend dangereux. Cela est si vrai, que l'on en sort moins ému & moins touché que d'une Tragédie, & que l'on n'y a jamais pleuré, comme il est arrivé tant de fois à la vingtième représentation d'une pièce de Corneille ou de Racine ; en sorte que la Musique, qui n'étoit faite que pour ajouter à l'expression, ne sert à proprement parler, aujourd'hui qu'à l'affoiblir.

C'est, dit Leontium, que par un faux goût qui s'est introduit en France depuis quelques années, au lieu de réserver la Musique pour des endroits ou propres aux ornemens de l'harmonie (comme les prologues, les invocations, les chœurs), ou susceptibles d'expression (comme les récits pathétiques placés dans un intermede, ainsi qu'on en usoit du tems de Moliere) on s'est avisé de mettre en chant toute une Tragédie d'un bout à l'autre, jusqu'aux dialogues d'un Prince avec

fon Confident , jusqu'aux commiffions qu'il lui donne , jusqu'aux récits les plus indifferens.

Comment cette profufion d'harmonie ne lafferoit-elle pas l'attention ? Auffi est-on venu à bout par-là de faire defirer au fpectateur la fin d'un divertiffement , où l'art & la magnificence n'ont rien épargné pour le plaisir des yeux & des oreilles.

Oui , dit Théagène , mais ajoutez qu'en récompense on y néglige fort le plaisir de l'ame. Les yeux fe laffent de voir , & les oreilles d'entendre ; mais l'ame ne fe lafferoit jamais de fentir. Si donc elle prend si peu de part à ces fortes de fpectacles , si elle n'y fent ni trouble ni agitation , croyez-moi , c'est en partie que la Musique ne trouve plus ni dans l'Auditeur ni dans le Musicien cette fenfibilité qui lui aidoit autrefois si puiffamment à réveiller les paffions , & qui par-là a toujours semblé si dangereufe. Les Grecs , comme je vous l'ai dit , en ont éprouvé les funeftes fuites ; & les plus fages d'entr'eux les avoient prévues , témoin les foins scrupu-

Jeux qu'ils avoient aportés pour les prévenir. Je me contenterai là-dessus d'un ou de deux exemples, par lesquels je prétens finir : car, si l'on se lasse si-tôt de la Musique, combien plutôt doit-on se lasser d'en entendre parler ?

Pour sortir donc de cette matiere, en vous confirmant ce que je vous ai dit de la sensibilité des Grecs, comme d'une chose qui donnoit sur eux un si grand empire à la Musique, & qui ajoutée à l'excellence dont elle étoit, achevoit de rendre raison des effets extraordinaires qu'elle a produits, il n'y a qu'à vous faire observer la conduite des Lacedémoniens.

Lycurgue * en tems de paix, ordonne les modes graves & sérieux, & condamne avec sévérité tous les autres qui peuvent énerver le courage, & conduire à la sensualité. D'où vient cette précaution, si ce n'est de ce qu'il connoissoit le goût naturel que les citoyens aussi-bien

* Plutarque, vie de Lycurgue, & dans la description de quelques Coutumes des Lacedémoniens, pag. 238. du tom. 2. de l'édit. gr. lat. de Paris.

que le reste des Grecs avoient pour les plaisirs, & combien aisément ils se feroient laissés aller à tout ce qui pouvoit flatter leurs sens, si une éducation & une discipline austeres ne les eût retenus ? De même, quand on défendit à Sparte toute nouveauté dans la Lyre, jusqu'à châtier rigoureusement un certain Timothée* pour y avoir ajouté une seule corde, n'étoit-ce pas de crainte que l'harmonie n'en devînt trop effeminée ? Cette crainte causée par une innovation si peu considérable, ne suppose-t-elle pas en eux un étrange penchant à se laisser amollir par les charmes de la Musique ?

A ce compte-là, dit Leontium, il n'y auroit donc point eu assés de supplices pour notre Musicien, qui a ajouté plus de cent cordes au Tympanum.

Il peut, répondit Théagène, courir le monde tant qu'il lui plaira ; il ne trouvera plus de Lacedémone en son chemin.

A quelle heure se couchoient les Lacedémoniens, interrompit Leon-

* Cicéron, Liv. 2. des Loix.
Athénée, Liv. 14.

tium , qui venoit d'entendre sonner sa pendule ? Car c'est toujours en riant qu'elle fait mettre fin aux conversations qui durent trop à son gré ; non qu'elle nous donnât le moindre lieu de soupçonner que celle-ci l'eût ennuyée : mais c'est qu'en effet sans y prendre garde , nous avions passé de beaucoup l'heure ordinaire où ses infirmités l'obligent de se retirer.

Nous lui en fîmes des excuses , & sur-tout Callimaque , qui ne la connoissant que depuis peu , n'étoit pas avec elle aussi familier que nous le sommes.

Elle nous rassura , en nous disant , qu'elle ne pouvoit rien craindre d'un dérangement dont la cause lui avoit donné tant de plaisir , & qu'il suffisoit pour sa santé d'avoir oublié qu'il fût si tard : à quoi elle ajouta que la nôtre étant aussi bonne qu'elle étoit , elle nous conseilloit de ne point nous séparer du reste de la soirée. Nous profitâmes de son avis , en suivant Théagène , qui nous proposa de faire quelques tours dans une promenade voisine , & de souper ensuite avec lui.

A peine étions-nous sortis, que Callimaque prenant la parole; que de charmes, dit-il, que de graces, que de bienféances! & qu'ai-je fait tout le tems de ma vie que j'ai passé fans la connoître!

Vos regrets, lui dit Théagène, font mieux fondés que vous ne pouvez vous l'imaginer. Leontium vous auroit paru telle dans tous les tems qu'elle vous paroît aujourd'hui. Comme elle conférve dans l'esprit les mêmes agrémens que l'on y a toujours trouvés, elle a eu toute jeune qu'elle étoit, cette même folidité qui vous paroît peut-être en elle le fruit des années & de l'expérience; & l'on a retenu des choses qu'elle a dites autrefois, qui prouvent qu'elle réfléchissoit dans un âge où à peine les autres sont capables de penfer, & que sa prévoyance lui rapprochoit dès-lors les tems de sa vie les plus éloignés.

Je crois en effet, dit Callimaque, que ce qu'on dit de la fanté du corps, se peut entendre de celle de l'esprit, qu'il faut être âgé de bonne heure pour être jeune long-tems: & quand je n'aurois jamais connu Leontium,

je n'en serois pas moins convaincu de tout ce que vous venez de dire ; puisqu'il n'y a qu'un mélange toujours égal de solidité & d'agrémens, tel que vous nous le représentez, qui ait pu produire cette persévérance d'estime & d'approbation dont elle a joui.

Vous avez raison , répliqua Théagène ; & ce qui est encore à remarquer , c'est que son siècle a changé de goût plus d'une fois , que la Mode n'a pas moins fait sentir son pouvoir sur la manière de penser que sur celle de s'habiller , & que cependant Leontium a été successivement du goût de tout le monde sans être différente d'elle-même , & qu'elle a toujours été à la mode, sans ressembler à personne.

Convenons , dit alors Callimaque , que c'est-là une prérogative bien rare ou plutôt unique ; car , comme disoit le vieux Caton : *Il est bien difficile d'avoir raison devant les hommes d'un autre siècle* *. Et combien

* Cette pensée ou ce mot , n'est point parmi les Apophthegmes attribués au vieux Caton dans Plutarque , & je ne sache pas que dans le Dialogue de Cicéron intitulé , *Cato Major* , il y ait rien qui y revienne.

a-t-on connu de personnes qui, ayant trouvé autrefois des admirateurs, ont survécu à leur nom, sans qu'il soit arrivé de changement à leur esprit ?

Vous verrez, reprit Théagène, que les personnes dont vous parlez, avoient l'esprit de leur tems, & non pas le leur. D'où vient la comparaison que l'on en fait si communément avec les vertugadins & les colets montés qu'on voit dans d'anciens portraits : au lieu que, quand on a un esprit à soi, on a un esprit de tous les tems, & qu'on est sûr de plaire toujours, par la même raison que certains autres portraits qui ne représentent aucune mode, mais des ornemens simples & naturels (une coëffure de fleurs, un voile, une draperie légère) ont le privilege de ne vieillir jamais. Leontium est un exemple bien sensible de cette différence.

Pendant le règne de ces personnes, à qui l'on a donné depuis le nom de *Précieuses* *, & qui s'étoient mises en droit de distribuer la répu-

* Act. 3. sc. 2. des Femmes savantes de Molière.

tation,

tation ; en forte , leur faisoit-on dire , que personne n'auroit d'esprit hors elles & leurs amis , Leontium , sans rechercher leurs suffrages , ou plutôt ennemie déclarée de leur caractère , voyoit venir chés elle tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens attirés par les charmes de son entretien. Et depuis que l'on eut ouvert les yeux sur ce que le leur avoit de faux & de ridicule , depuis qu'elles se furent décriées jusqu'à porter malheur aux meilleures conversations , la sienne fut toujours exceptée. Et vous m'avouerez qu'aujourd'hui de tous les lieux où les compagnies se rassemblent , sa maison est peut-être la seule où l'on ose encore faire usage de l'esprit , & où l'on passe des journées entières sans jeu & sans ennui.

Comme elle n'est pas moins éloignée de l'affectation qui faisoit le caractère de ces tems-là , que de la grossiereté qui lui a succédé de si près , elle s'entretient impunément des matieres les plus relevées comme des plus communes , jusques-là même que les sciences sont bien reçues chés elle , comme vous venez de l'éprouver.

Au talent qu'elle a de les égayer quand elles l'ennuyent , repartit Callimaque , elle auroit tort de les bannir.

D'accord , reprit Théagène. Mais ce qui fait encore qu'elles font si bien avec elle , c'est que n'ayant , pour ainsi dire , rien appris de ce qu'elle fait (parce qu'elle a une répugnance invincible pour tout ce qui demande de l'étude) elle ne craint rien moins que de passer pour savante : & quoiqu'elle ne laisse pas d'avoir un goût extraordinaire pour la lecture ; comme elle oublie ou croit oublier tout ce qu'elle a lu , elle prétend jouir de toutes les libertés de l'ignorance.

Cependant , répliqua Callimaque , soit mémoire , soit réminiscence , qu'un fait historique , un vers ou un passage , ait rapport à sa pensée , je vois qu'il ne manque jamais de s'offrir à elle.

Oui , poursuivit Théagène ; mais vous aurez remarqué mieux que personne qu'alors ils lui deviennent propres par l'usage qu'elle en fait , & qu'ils paroissent tout nouveaux par le sens détourné qu'elle leur donne :

autrement elle ne daigne les citer, ou plutôt ils sont au nombre des choses qu'elle ignore. De même, qu'un événement singulier ou qu'une aventure plaisante l'ayent frappée autrefois, elle les retrouve à point-nommé, & avec quelle grace les redonne-t-elle ? Ce qu'on appelle des contes dans la bouche d'un autre, sont dans la sienne des scènes parfaites, soit pour la ressemblance des caractères, soit pour la netteté ou la brièveté du récit, où l'on ne peut rien retrancher ni ajouter.

Vous me rappelez dans ce moment, dit Callimaque, une particularité que je tiens de Molière lui-même, qui nous la raconta peu de jours avant qu'il donnât son *Tartufe*, & qui confirme bien ce que vous dites. Je me ressouviens, dis-je, que, me trouvant dans une compagnie où il étoit, on parla du pouvoir de l'imitation. Nous lui demandâmes pourquoi le même ridicule, qui nous échape souvent dans l'original, nous frappe à coup-sûr dans la copie. Il nous répondit que c'est parce que nous le voyons alors par les yeux de l'imitateur, qui sont

meilleurs que les nôtres : car , ajouta-t-il , le talent de l'appercevoir par soi-même, n'est pas donné à tout le monde. Là-dessus il nous cita Leontium , comme la personne qu'il connoissoit , sur qui le ridicule faisoit une plus prompte impression ; & il nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son Tartufe (selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il faisoit) elle l'avoit payé en même monnoye par le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée avec un scélérat à peu-près de cette espèce , dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives & si naturelles, que si sa pièce n'eût pas été faite , nous disoit-il , il ne l'auroit jamais entreprise , tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le Théâtre d'aussi parfait que le Tartufe de Leontium. Vous savez si Moliere étoit un bon juge en ces sortes de matieres. Puisque Leontium est donc frappée plus que personne du ridicule , il ne faut pas s'étonner qu'elle le rende si bien.

Quelquefois mieux qu'elle ne voudroit, ajouta Théagène en souriant, & par des traits qui ne périront jamais.

Je vous entens , répliqua Callimaque ; cependant, par un bonheur qu'on ne sauroit assez admirer , jamais , dit-on , ils n'ont pû lui faire perdre aucun ami.

C'est , reprit Théagène , qu'on les regarde comme les effets d'une impression involontaire , & qu'on est toujours disposé à recevoir en bonne part tout ce qui vient d'une personne qui ne se pardonne rien à elle-même , & qui seroit la première à relever en elle ce qui la blesse dans les autres. Elle est d'ailleurs si fort au-dessus de l'envie & de la malignité , on a tant de preuves de la bonté de son cœur , son amitié enfin est si précieuse , que l'on aime mieux prendre ses railleries pour des avis que pour des offenses , & que l'on a moins de peine à se corriger , que l'on n'en auroit à la haïr.

Comme à ces paroles je ne pus m'empêcher de rire de souvenir , & que Théagène & Callimaque me demandèrent ce que c'étoit ; c'est , leur dis-je , que je fais un homme d'esprit & de considération (que vous connoissez tous aussi-bien que moi) lequel étant averti de quel-

ques plaisanteries qu'elle avoit laiffé échaper sur lui, jugea à propos de s'en prendre à un autre, plutôt que d'avoir à se plaindre d'elle.

Je fais qui vous voulez dire, reprit Théagène; elles sont pourtant, ajouta-t-il, marquées à un coin bien singulier pour que l'on puisse s'y méprendre. On est en peine de définir ce je ne fais quoi que les Romains entendoient par *Urbanité*, & les Grecs par *Atticisme*: si au lieu de définition on vouloit se contenter d'exemples, les bons mots de Leontium beaucoup mieux que ceux qui sont rapportés par les Rhéteurs, pourroient nous donner l'idée de la fine plaisanterie de ces deux Nations les plus polies & les plus ingénieuses qui ayent jamais été. Faut-il donc s'étonner, après tout ce que nous venons de dire, si son entretien a fait également les délices des tems différens où elle a vécu? Elle auroit plû de même dans tous les siècles, puisque le *bon* & le *beau* ne relevent ni du tems, ni de la mode.

Pour moi, dit Callimaque, je suis si fort de votre avis, & tellement convaincu que le vrai mérite

fait toujours le même effet, qu'Asspasie parmi nous, & Leontium entre Pericles & Socrate, ne me coûtent rien à imaginer.

Il m'est aussi arrivé plus d'une fois, continua Théagène, de prendre plaisir pour l'honneur de notre siècle à les mettre toutes deux à la place l'une de l'autre. Mais à propos de l'Athéniéne, je voudrois bien qu'au lieu de certaines lettres, que quelque Auteur plus récent s'est diverti à écrire sous son nom, nous eussions celles qu'elle peut avoir effectivement écrites à ses deux disciples : nous les comparerions aux lettres de Leontium, qui méritent bien ici quelque souvenir, puisqu'elles n'ont pas été moins privilégiées que sa conversation l'a été; & cela, tandis que deux Ecrivains autrefois si vantés parmi nous, ces Maîtres du style épistolaire sont déchus du rang où la voix publique les avoit placés.

On peut encore prendre plaisir à lire Balzac, mais on n'oseroit s'en vanter; & tel qui lui doit le plus, est le premier à le décrier. Voiture même commence à se passer, & je dou-

te qu'on voulût écrire comme lui quand on le pourroit : du moins ne chercheroit-on pas à l'imiter dans les efforts d'esprit qu'il fait quelquefois, & qui sont si éloignés de la simplicité des entretiens familiers dont ce genre d'écrire ne sauroit trop approcher.

Mais pour les lettres de Leontium, elles ont toujours également plû, parce que ce sont des Lettres. Quoique le tour en soit singulier, elles n'ont rien de recherché : quoique remplies de morale & toutes brillantes d'esprit; comme la morale y est toujours assaisonnée par l'enjouement, & que l'esprit ne s'y montre que sous les apparences d'une imagination libre & naturelle, elles ne different en rien de sa conversation, & il est impossible de n'y pas sentir qu'en écrivant à ses amis, elle croit elle-même leur parler.

Là-dessus Théagène en tira une qu'elle lui avoit écrite le matin pour l'inviter à la Musique de l'après-diner, & qui seule auroit suffi pour prouver ce qu'il venoit d'avancer.

Comme, après l'avoir lûe avec
tout.

tout l'applaudissement qu'elle méritoit , Callimaque & lui gardoient le silence ; je suis presque tenté , leur dis-je, de m'offenser pour Leontium de ce qu'ayant trouvé tant de choses à dire de son esprit , vous ne parlez point de ce qui est en elle de beaucoup plus estimable.

Eh par où commencer ! s'écria Théagène : le plus court est de s'en tenir à ce qu'on en a dit tant de fois , qu'elle joint toutes les vertus de notre sexe aux graces du sien, en dépit duquel elle s'est mise au rang des hommes illustres.

Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires , elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les hommes & pour les femmes. Suivant cette maxime , qui a toujours fait la regle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté , l'indiscrétion , la malignité , l'envie , & tous les autres défauts qui , pour être ordinaires aux femmes , n'en blessent pas moins les premiers devoirs de la société.

Mais ce principe , qui lui fait ainsi juger des passions selon qu'elles sont en elles-mêmes , l'engage aussi par une suite nécessaire à ne les pas condamner plus sévèrement dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela , par exemple , qu'elle n'a jamais pû respecter l'autorité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes , jusqu'à à en faire leur plus grand ou plutôt leur unique crime : de la même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule , & que la probité , qui comprend toutes les autres , est une qualification aussi inusitée à leur égard , que si elles n'avoient aucun droit d'y prétendre.

Préjugé , dit alors Callimaque , non-seulement faux , mais dangereux , qui les entraîne quelquefois dans les plus affreux désordres ; parce qu'ayant manqué à ce qu'elles ont coutume de regarder comme leur principale obligation , elles croient n'avoir plus rien à perdre , & ne daignent plus se ménager sur le reste.

C'est aussi, reprit Théagène, ce qui a fait dire à un ami de Leontium, dans son Livre des Maximes*, que le moindre défaut des femmes galantes est la galanterie : voulant par-là donner à entendre qu'il est plus rare & en un sens plus glorieux de s'en tenir à ce seul défaut, que de s'en être garanti ; de sorte, selon lui, que celle, qui seroit en effet l'exception de la règle, pourroit s'assurer d'arriver à l'estime & à la considération par où les autres tombent dans le mépris, & qu'il ne faudroit pas s'étonner qu'une personne si singulière, malgré le peu d'égard qu'elle auroit eu pour les opinions du Public, fût parvenue à s'en faire respecter.

Mais si Leontium se souleve contre un préjugé si dangereux, qui en faisant de l'amour le plus grand vice des femmes, semble, comme vous disiez, leur laisser la liberté de s'abandonner à tous les autres ; il faut convenir aussi qu'on ne peut être plus éloigné qu'elle l'est d'une autre extrémité, je veux dire, de l'erreur insensée de ceux qui, sous le nom

* M. L. D. d. I. R.

de belle passion , voudroient presque ériger l'amour en vertu; l'amour qu'elle n'a jamais pris que pour ce qu'il est , pour un goût fondé sur les sens , pour un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître , ni ne l'engage à aucune reconnoissance ; en un mot , pour un caprice dont la durée ne dépend point de nous , sujet au dégoût & au repentir : & ce qui semble lui donner encore plus de droit de le traiter ainsi , c'est qu'elle réserve toute son estime & toute sa confiance pour l'amitié, qui lui a toujours paru une liaison respectable, & dans laquelle elle ne s'est jamais permis ni légereté ni refroidissement , jusqu'à faire avouer à ses Amans qu'ils n'avoient point de rivaux plus à craindre que ses amis.

Voilà , dit alors Callimaque , traiter l'amour & l'amitié selon leurs mérites. Mais , à propos d'amans , me pardonneriez-vous si je vous dis la surprise où je fus en la voyant pour la première fois ? Quand j'envisageai cet air grave & respectable , cette physionomie de sens &

de raison devant laquelle il semble qu'on n'ose faillir, j'avoue que j'y cherchai en vain la personne dont je m'étois fait l'idée, & que je n'y trouvai rien de cette Leontium qui a causé tant de passions.

Ce que vous avez tant de peine à y trouver, répliqua Théagène, est aussi ce qu'elle tâche de faire oublier; & ce que la bienfiance a mis à la place de beaucoup plus estimable, est ce qui vous dépaïse bien plutôt que les changemens qui peuvent être arrivés aux traits de son visage: car, malgré son âge, si vous voulez faire attention à ses yeux, vous ferez infailliblement de l'avis d'un de ses amis, qui disoit qu'on y peut lire encore toute son histoire. Quels effets n'ont-ils pas dû produire, quand ils brilloient du feu de la jeunesse? Quand ils étoient accompagnés d'un tein vif & uni, d'une taille noble & déliée, d'une grace dans sa démarche & dans sa danse que rien n'a jamais égalé? Vous m'avouerez que tout cela animé d'un esprit comme le sien, n'étoit que trop capable de déranger les meilleures têtes.

Parmi les qualités qui la rendoient si propre à plaire & à toucher, dit Callimaque, il y en a une dont vous ne parlez point, & qui pourtant augmente bien encore le regret que j'ai d'avoir commencé si tard à la connoître : que vous a fait son Luth pour l'oublier comme vous faites ?

Il faut me le pardonner, répondit Théagène, par la même raison qui m'a mille fois fait oublier auprès d'elle l'envie que j'avois de l'en entendre jouer. Mais il est vrai que quand elle en jouoit, ce qui étoit très-rare, on eût dit qu'elle n'avoit fait autre chose toute sa vie; & dans ces momens l'on pouvoit se consoler de ce qu'on perdoit d'ailleurs, parce qu'elle trouvoit le secret d'y mettre tout son esprit & toute son ame, ce qui donnoit à son jeu je ne fais quoi de brillant & de tendre, que celui des maîtres ne fauroit atteindre, & sans quoi je doute aussi que son Luth eût pu trouver place dans le récit d'une partie des qualités qui la distinguent avec tant d'avantage des femmes ordinaires.

Il fut dit encore beaucoup d'autres choses sur son sujet pendant le

reste de la promenade & pendant le souper. Mais je crois , mon cher Théobule , devoir finir ici ma Lettre , qui peut-être ne vous paroît déjà que trop longue; puisqu'au lieu d'une conversation que vous m'avez demandée , en voilà deux dont je vous rends compte. Vous ne vouliez savoir que ce qui avoit été dit chés Leontium , & je ne fais comment je me suis laissé aller à y ajouter ce qui fut dit ensuite de Leontium elle-même, sans faire réflexion que ne la connoissant pas , vous ne sauriez avoir les mêmes raisons qu'ont ses amis de se plaire à en entendre parler. Au reste je me devois la satisfaction de vous faire voir que , pour demeurer renfermés dans une Ville, nous ne sommes pas aussi à plaindre que vous vous l'imaginez, & qu'il est encore des gens dans le monde , qui sont d'un aussi bon commerce que le peuvent être des forêts & des prairies.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Dialogue sur la Musique des Anciens* ; & j'ai cru que le Public verroit avec plaisir un Ouvrage où l'érudition est assaisonnée de tous les agrémens qui peuvent la rendre aimable. A Versailles le premier Mai mil sept cent vingt-cinq.

Signé, HARDION.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu ; Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand - Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée la Veuve de NOEL PISSOT, Libraire à Paris ; nous ayant fait remontrer qu'elle fouhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, le

*Dialogue sur la Musique des Anciens ;
les Mémoires de la grande Russie , l'Hom-
me universel , le Héros de Gratian , His-
toire de la Comtesse de Gondez , Sancto-
rius de Medicina statica , Traité du mou-
vement & de la mesure des Eaux , par le
Sieur Varignon ; Ipalque Prince Schyte ,
Lettre au Sieur Abbé Houtteville sur le
Livre de la Religion prouvée par les faits ;
Clovis , Poème ; s'il nous plaisoit lui ac-
corder nos Lettres de continuation de
Privilege sur ce necessaires ; offrant
pour cet effet de les faire imprimer en
bon papier & beaux caracteres, suivant
la feuille imprimée & attachée pour
modele sous le contre-scel des Présen-
tes. A CES CAUSES , voulant traiter
favorablement ladite Exposante , nous
lui avons permis & permettons par ces
Présentes , de faire réimprimer lesdits
Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plu-
sieurs volumes , conjointement ou sé-
parément , & autant de fois que bon lui
semblera , sur papier & caracteres con-
formes à ladite feuille imprimée & at-
tachée sous notredit contre - scel ; & de
les vendre , faire vendre & débiter par
tout notre Royaume , pendant le tems
de six années consécutives , à compter
du jour de la date desdites Présentes.*

Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages, & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment

à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans deman-

der autre permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le douzième jour du mois de Novembre , l'an de grace mil sept cent trente ; & de notre Regne le vingtième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre I X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , num. 13. fol. 12. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris , le 7. Décembre 1734.

G. MARTIN , Syndic.



CATALOGUE

DES LIVRES

Qui se vendent chez la Veuve
PISSOT.

In-folio.

- D**ISCOURS sur la Bible par Saurin, avec les figures de Picart, de tous les différens papiers, 2. vol.
- Dictionnaire de la Bible, par Dom Calmet, 4. vol.
- Recherches de la France, par Pasquier, 2. vol.
- Annales de la France, par Limiers.
- Mémoires de Castelnau, nouvelle édition, 3. vol.
- Histoire de Paris, par Dom Félibien, 5. vol.
- Le Parnasse François, par M. Tithon du Tillet.
- Dictionnaire de Richelet, nouvelle édition, 3. vol.
- Histoire du Japon, par Kæmphfer, 2. vol. grand & petit papier.

Voyages de le Brun , 2. vol.
— d'Olearius , 2. vol.
— de Mandelsto , 2. vol.
— de la Mottraye , 2. vol.
L'Archipel de Dapper.

In-quarto.

Explication des Textes de l'Écriture
sainte , &c. par Dom Martin , 2. vol.
La Religion des Gaulois , par le même,
2. vol.

De l'entendement humain , par Locke.
Essais de Montagne , 3. vol. grand pap.
Droit de la Guerre & de la Paix , tra-
duit du Latin de Grotius , par Bar-
beyrac , 2. vol.

Histoire de la Médecine , par le Clerc.
Principes d'Architecture , par Félybien.
De la mesure des Eaux coulantes &
jaillissantes , par Varignon.

Le parfait Maréchal.

L'Ecole de Mars , 2. vol.

Le parfait Négociant , par Savary , 2. v.

Le Négoce d'Amsterdam.

Traité des Négociations de Banque ,
par M. Damoreau.

Dictionnaire Italien & François , par
Veneroni.

Horatii Opera edente Bentleio.

*Terentii ac Phædri Opera studio & cum
emendationibus ejusdem Bentleii.*

- Tibullus cum Notis Brouckusii.*
Propertius cum ejusdem Notis.
Ovidius Burmanni, 4. vol.
Ausonius cum Notis Floridi, & Animad.
Joan. Baptista Souchay.
Oeuvres de Marot, 4. vol.
Les Césars de l'Empereur Julien.
Jugemens des Sçavans, par Baillet;
8. vol.
Histoire du Peuple de Dieu, 7. vol.
Vellejus paterculus in usum Delphini.
Abrégé de l'Histoire de Mezeray, 4. v.
Histoire d'Angleterre, par Rapin, 10.
vol.
Histoire de S. Domingue, 2. vol.
Mémoires de Lamberty, 10. vol.
In-octavo.
Semaine-Sainte.
L'Homme universel, traduit de l'Espagnol de Gracien.
Le Héros, traduit du même, par le même.
Rabelais, 5. vol. grand papier.
Méthode pour apprendre l'Orthographe, 3. édition.
Fables de la Fontaine avec figures, 3. v.
Italia liberata, 3. vol.
Mémoires de Comines, 5. vol.
Mémoires de l'Etoile, 2. vol.
Journal d'Henry III. 2. vol.

Journal d'Henry IV. 2. vol.

Satyre Ménipée , 3. vol.

Isle des Hermaphrodites.

In-douze.

Les Pseaumes de David.

Les Epîtres & les Evangiles.

Figures de la Bible , par Royaumont.

Le saint Concile de Trente.

Lettres à M. l'Abbé Houtteville , au
sujet du Livre intitulé : *La Religion
prouvée par les faits.*

L'idée du véritable Héros.

L'Homme détrompé , ou le *Criticon* de
Baltasar Gracien , traduit en Fran-
çois , 3. vol.

Dialogue sur la Musique des Anciens ,
nouvelle édition.

Relation du succès de l'inoculation de
la petite verole.

*Sanctorii de Statica Explanatio Physico-
Medica* , 2. vol.

Le Roman de la Rose , nouvelle édi-
tion , 3. vol.

Critique du Théâtre Anglois.

*On trouve dans la même Boutique tou-
tes sortes de Livres nouveaux , tant de
France que de Hollande , & des autres
Pays étrangers.*

